



**HAL**  
open science

## Winter is Medieval. Représentations modernes et contemporaines des Nords médiévaux

Alban Gautier, Alexis Wilkin, Odile Parsis-Barubé, Alain Dierkens

► **To cite this version:**

Alban Gautier, Alexis Wilkin, Odile Parsis-Barubé, Alain Dierkens. Winter is Medieval. Représentations modernes et contemporaines des Nords médiévaux. *Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, 2021, 15, pp.119-178. hal-03491942

**HAL Id: hal-03491942**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-03491942>**

Submitted on 3 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Winter is Medieval

## *Représentations modernes et contemporaines des Nords médiévaux*

◇Alban Gautier  
Alexis Wilkin  
Odile Parsis-Barubé  
Alain Dierkens

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.  
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.  
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,  
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil!  
Leconte de Lisle, « Le Cœur de Hjalmar »

**D**epuis l'œuvre de Paul-Henri Mallet jusqu'à celle de René Goscinny en passant par les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, l'idée que la culture de langue française s'est faite des « hommes du Nord » – en latin *Normanni*, le terme qui désigne le plus souvent les vikings dans les sources franques du IX<sup>e</sup> siècle – est très souvent passée par un regard porté sur les croyances et les mythes que la Scandinavie et l'Islande médiévales nous ont transmis. Les

---

◇ Alban Gautier, professeur, Université de Caen Normandie, <alban.gautier@unicaen.fr>;

Alexis Wilkin, professeur, Université Libre de Bruxelles, <Alexis.Wilkin@ulb.be>;

Odile Parsis-Barubé, maître de conférences honoraire, Université de Lille, <oparsis@orange.fr>;

Alain Dierkens, professeur émérite, Université Libre de Bruxelles, <Alain.Dierkens@ulb.be>.

LA RÉCEPTION DES MYTHES NORDIQUES EN FRANCE

«Normands» sont d'abord des «païens» qui jurent «par Thor et par Odin» et meurent au combat dans un grand éclat de rire solaire. Il serait toutefois bien présomptueux de voir dans cette attitude une spécificité française: elle est en effet, malgré ses particularités, commune à tout l'Occident. En outre, si la manière dont la mythologie scandinave a été comprise et réappropriée en contexte francophone est une des formes les plus emblématiques de réception des Nords médiévaux, elle doit être inscrite dans une perspective plus large, englobant un ensemble de représentations qui ont marqué l'Europe depuis cinq siècles. C'est pourquoi il nous a semblé utile, en marge de ce dossier consacré à la réception des mythes nordiques en France et dans le monde francophone, d'offrir aux lecteurs de *Deshima* le bilan d'un séminaire qui s'est tenu à Boulogne-sur-Mer, Bruxelles et Lille entre janvier 2015 et mai 2017. Au fil de ces trois années, des chercheurs et des doctorants de trois universités du Nord de la France et de la Belgique se sont réunis trois fois par an – en tout à neuf reprises, donc, sans compter quelques occasions supplémentaires – pour réfléchir à une vaste question au programme de laquelle les contributions au présent dossier auraient toutes pu figurer: comment l'histoire de l'Europe du Nord à l'époque médiévale a-t-elle été perçue, reçue, représentée, réinventée, utilisée, voire instrumentalisée en Occident aux époques moderne (dès la Renaissance) et contemporaine (jusqu'aux productions culturelles les plus récentes)?

Imaginé et mis sur pied par des historiens – une contemporanéiste et trois médiévistes<sup>1</sup> –, ce séminaire n'en a pas moins invité des chercheurs d'un grand nombre de disciplines à intervenir au fil des séances, en

---

<sup>1</sup> La plupart des séances du séminaire ont été organisées par les quatre signataires de cet article: Alain Dierkens était alors professeur d'histoire médiévale à l'Université libre de Bruxelles; Odile Parsis-Barubé était maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Lille; Alban Gautier était maître de conférences en histoire médiévale à l'Université du Littoral Côte d'Opale; Alexis Wilkin était et est toujours professeur d'histoire médiévale à l'Université libre de Bruxelles. Au cours de la dernière année, l'équipe s'est enrichie par la participation de Thomas Beaufiles, maître de conférences en études néerlandaises à l'Université de Lille, et de Gaëtane Maes, maîtresse de conférences en histoire de l'art à l'Université de Lille. En dehors du soutien des institutions qui ont abrité les séances, le financement du séminaire a été rendu possible par l'Institut universitaire de France. Le présent article a été compilé et rédigé par Alban Gautier à partir des documents élaborés en commun au fil du séminaire, puis relu et commenté par les trois autres auteurs.

particulier à partir de la deuxième année. Les organisateurs ont ainsi eu à cœur de susciter le dialogue entre des historiens de l'Europe du Nord médiévale, des auteurs ayant travaillé sur l'historiographie et l'épistémologie des études nordiques et/ou médiévales, des spécialistes de plusieurs champs culturels ayant fait appel à la matière du Nord et des observateurs des sociétés contemporaines. Plus précisément, le programme a inclus, autour des historiens organisateurs, des historiens de l'art, des politistes, des littéraires, des spécialistes de langues et civilisations étrangères, des chercheurs travaillant sur les médias ou les cultures visuelles. Par ailleurs, le séminaire étant inscrit dans le programme de formation de l'École doctorale en Sciences de l'Homme et de la Société de ce qui était alors la ComUE Université Lille Nord de France, un petit groupe de jeunes chercheurs, peu nombreux mais fidèles, inscrits en doctorat ou en master, s'est rapidement constitué autour du noyau original et s'est soumis à la même itinérance savante<sup>2</sup> : plusieurs de ces étudiants ont eux-mêmes proposé des communications et ont trouvé dans nos séances un lieu hospitalier pour une première diffusion de leurs recherches en cours. La convivialité qui n'a cessé de régner entre les participants du séminaire a été, nous le croyons, un des fondements de son succès.

Plusieurs des communications présentées au cours de ces trois années ont fait l'objet, depuis lors, de publications dans des revues ou des volumes collectifs, ou ont été intégrées aux travaux inédits des étudiants de master et doctorants qui les ont présentées ; nous les signalerons en note lorsque le cas se présentera. C'est pourquoi, outre le fait que la quasi-intégralité des résumés des interventions, accompagnés de bibliographies, ont été postés sur le carnet en ligne RIM-Nord<sup>3</sup>, nous n'avons pas souhaité publier les actes de ce séminaire, qui est resté un lieu d'expérimentation et de libre discussion où des chercheurs ont pu présenter leurs travaux dans l'état de réflexion qui était le leur

<sup>2</sup> Nous citerons en particulier : Melissa Barry (Paris I), Margot Bertolino (Lille), Maxime Delliaux (Littoral), Laetitia Deudon (Valenciennes), Maxime Jottrand (ULB), Audrey Lavallée (Lille), Thomas Ledru (Lille), Laura Muller-Thoma (Artois), Jean-Louis Parmentier (Littoral), Sofia Serdari (Littoral), Sébastien Vanstavel (Lille). Caroline Olsson, aujourd'hui maîtresse de conférences en études scandinaves à l'Université de Lyon, a aussi assisté régulièrement à ce séminaire. Les pages qui suivent doivent beaucoup aux échanges entre tous les participants.

<sup>3</sup> <<https://rim-nor.hypotheses.org/>>.

au moment de leur intervention. La publication de ce bilan permet aujourd'hui de tirer les fils de nos discussions et de proposer quelques pistes de réflexion.

Ce séminaire pluridisciplinaire – et parfois même réellement interdisciplinaire – a plus précisément situé ses questionnements à la rencontre de plusieurs approches, qui ne sont pas toujours coordonnées et dont les travaux sont trop souvent ignorés par les spécialistes de chacun de ces domaines. Le présent bilan vise d'abord à préciser de quel « Nord médiéval » on parle, avant de montrer aussi comment notre travail réflexif est en prise avec le champ très actuel des médiévalismes. L'essentiel de notre article passera alors en revue les appropriations diverses de la matière du Nord<sup>4</sup>, en les lisant par le prisme d'une division – très, voire trop théorique, comme on le verra – entre histoire, mémoire et usages. L'article sera conclu par plusieurs réflexions, qui reviennent sur le caractère polymorphe des représentations du Nord médiéval, qui ne se plient pas facilement, ni aux catégories précitées, ni à celles de nordicité, de septentrionalité ou de boréalisme, qui ne se recouvrent qu'imparfaitement. Le Nord, comme on le rappellera plus loin, est un champ d'étude à part entière, qui n'est pas nécessairement lié aux études médiévales et qui a lui aussi connu des développements importants au cours des dernières décennies, en particulier en France, en Grande-Bretagne et au Canada. Ces travaux participent plus largement d'une réflexion sur la perception des points cardinaux, dans laquelle l'étude de l'imaginaire du Nord et des Nordes s'est naturellement inscrite<sup>5</sup>. Pour se limiter à la production francophone récente, on mentionnera plusieurs colloques organisés depuis une vingtaine d'années par des

---

<sup>4</sup> L'expression « matière du Nord » sera ici utilisée dans un sens très large, pour désigner le vaste réservoir de traditions et de textes (principalement médiévaux) issus du Nord de l'Europe auquel les modernes ont puisé.

<sup>5</sup> Voir par ex. Michel Viegnes (dir.), *Imaginaires des points cardinaux. Aux quatre angles du monde*, Paris, Imago, 2005.

littéraires<sup>6</sup>, des historiens<sup>7</sup> ou des scandinavistes<sup>8</sup>; la revue *Deshima*, qui a récemment posé la question « Qu'est-ce que l'Europe du Nord ? », participe bien sûr du même mouvement<sup>9</sup>. À Lille même, quelques années avant le début de notre séminaire, Odile Parsis-Barubé avait créé le réseau RIM-Nor (Représentations, Identités, Mémoires des Nords européens), dans lequel nos travaux se sont naturellement inscrits et dont le carnet en ligne a accueilli nos résumés et bibliographies. Notre réflexion a d'ailleurs hérité de tout un travail en amont qu'elle avait initié et animé dans le cadre d'un premier séminaire RIM-Nor.

## Nord barbare, Nord des villes du Nord, Nord arctique

Nous ne nous étendrons pas sur le Nord des médiévistes, si ce n'est pour dire que nous l'avions dès l'abord inscrit dans une vaste géographie, sans aucune exclusive : les îles Britanniques, les Pays-Bas au sens large (incluant donc ce qui, au cours des années d'existence du séminaire, est devenu la région des Hauts-de-France, le mot « Nord » disparaissant alors de sa désignation), le monde germanique (ou du moins l'Allemagne du Nord), la Scandinavie et ses extensions outre-mer dues à la « diaspora viking<sup>10</sup> », la Pologne, les pays baltes, la Russie dessinent un Nord composé de toutes les régions situées sur le pourtour de la mer du Nord et de la mer Baltique. Pourtant, à l'intérieur de ce vaste espace et du millénaire médiéval, notre optique d'étude des représentations nous a conduits à ne prêter attention qu'aux seuls

<sup>6</sup> Monique Dubar et Jean-Marc Moura, *Le Nord: latitudes imaginaires*, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle Lille III, 2000; Hanna Steinunn Thorleifsdóttir et François Émion (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2013; Stéphanie Bellemare-Page, Daniel Chartier, Alice Duhan et Maria Waleska-Garbalinska (dir.), *Le Lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.

<sup>7</sup> Odile Parsis-Barubé (dir.), *L'invention du Nord*, dans *Revue du Nord*, 87, 2005; Éric Schnakenbourg (dir.), *Figures du Nord. Scandinavie, Groenland et Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

<sup>8</sup> Sylvain Briens (dir.), *Le Boréalisme*, dans *Études germaniques*, 71/2, 2016.

<sup>9</sup> Thomas Beaufiles et Thomas Monhniké, *Qu'est-ce que l'Europe du Nord?*, dans *Deshima*, 10, 2016.

<sup>10</sup> Sur cette expression, voir Judith Jesch, *The Viking Diaspora*, Londres, Routledge, 2015, puis, en français, Pierre Bauduin, *Histoire des vikings. Des invasions à la diaspora*, Paris, Tallandier, 2019.

domaines que l'historiographie et la culture européenne ont depuis longtemps perçus et construits comme des Nord. Ainsi, nous ne nous sommes guère intéressés à l'histoire de ces espaces-temps qui, bien que situés dans notre champ géographique et chronologique, n'ont jamais été perçus comme des « Nord médiévaux » par la culture occidentale, qu'elle soit savante ou populaire : si la Pologne des Piast ou l'Angleterre des Plantagenêts n'ont pas figuré à notre programme, ce n'est donc pas parce qu'elles n'étaient ni septentrionales ni médiévales, mais parce que le discours porté sur elles ne repose pas sur des marqueurs septentrionaux.

En réalité, les « Nord médiévaux » représentés comme tels dans la culture occidentale peuvent se résumer à trois chronotopes principaux. Le premier réside dans le vaste domaine que constitue le haut Moyen Âge dans la plupart de ces régions, et dont l'historiographie a connu au cours des dernières décennies un renouvellement majeur. Il s'agit, en d'autres termes, de toutes ces populations que nous appelons « barbares<sup>11</sup> » : Germains, Francs, Anglo-Saxons, Celtes, Slaves et surtout les inévitables vikings, dont le nom en vient à tort à se confondre avec tous les Scandinaves du haut Moyen Âge<sup>12</sup>. Plusieurs de ces termes mériteraient à eux seuls une étude approfondie de toutes les connotations qu'ils véhiculent : la férocité des vikings, les brumes du monde celtique, la vie pacifique et paysanne des Slaves, etc. Comme on le verra, ces stéréotypes ne découlent pas uniquement des sources médiévales, fussent-elles comme les sagas islandaises des œuvres de la fin du Moyen Âge, mais aussi et surtout de la construction moderne d'un savoir et de discours topiques. Qu'il se manifeste sous sa déclinaison celtique ou

---

<sup>11</sup> Un grand nombre de travaux récents sur les barbares et leurs représentations contemporaines sont résumés dans Bruno Dumézil (dir.), *Les Barbares*, Paris, Presses universitaires de France, 2016 (plusieurs intervenants du séminaire ont d'ailleurs contribué à ce dictionnaire) ; voir en particulier l'article de Sylvie Joye, « Représentations modernes et contemporaines : barbares redécouverts, barbarie réinventée », p. 89-116. Voir aussi Pierre Michel, *Un mythe romantique : les Barbares, 1798-1848*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981, et Françoise Le Borgne, Odile Parsis-Barubé et Nathalie Vuillemin (dir.), *Les savoirs des barbares, des primitifs et des sauvages. Lectures de l'Autre aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

<sup>12</sup> Sur l'histoire des vikings, outre Bauduin, *Histoire des vikings, op. cit.*, et son imposante bibliographie, on renverra à Anders Winroth, *Au temps des Vikings*, Paris, La Découverte, 2018, avec ses « Conseils de lecture à destination du public francophone » compilés par A. Gautier, p. 287-292.

sous sa déclinaison germanique et/ou scandinave, ce « Nord barbare » a connu et connaît encore une immense popularité. Si celle-ci repose sur de nombreux facteurs que nous avons explorés, l'on peut d'ores et déjà affirmer que, bien qu'elle soit le produit d'une longue gestation et d'une incroyable accumulation de clichés depuis la Renaissance jusqu'au Romantisme, elle doit beaucoup à une de ses manifestations, qui pourrait passer pour secondaire et qui est pourtant au cœur de sa réception contemporaine : le goût actuel pour le Nord barbare est étroitement lié au pas de côté fécond qu'a constitué son réinvestissement par les univers de la *fantasy*, déclinés sur d'innombrables supports au cours du dernier demi-siècle<sup>13</sup>.

Mais à côté du Nord barbare, il est un autre Nord médiéval dont la réception, si elle est moins prégnante dans la culture de masse la plus contemporaine, a régulièrement figuré au programme de notre séminaire : celui des Pays-Bas et des Flandres à « l'automne du Moyen Âge », pour parler comme Johan Huizinga (1872-1945)<sup>14</sup>, tel que l'a imaginé la grande tradition des études bourguignonnes, si importantes en Belgique et dans le Nord de la France. Ce monde, héritier de celui des marchands-navigateurs frisons et de leurs connexions à travers toute l'Europe septentrionale, nous le rapprocherons volontiers de celui de la Hanse et, plus largement, des villes des mers du Nord à la fin du Moyen Âge, de Dantzig à Southampton. Pour avoir moins souvent figuré au programme du séminaire, ce « Nord des villes du Nord » n'en est pas moins régulièrement venu enrichir nos réflexions en nous rappelant que la réception du Moyen Âge septentrional n'est pas seulement affaire de casques à cornes, de combats de trolls et de courses de drakkars.

Le troisième « Nord médiéval » qui peut être pris en considération, même s'il n'a fait que de rares incursions dans nos travaux, est celui

<sup>13</sup> Anne Besson, *La fantasy*, Paris, Klincksieck, 2007 ; Thomas Honegger, « (Heroic) Fantasy and the Middle Ages – Strange Bedfellows of an Ideal Cast? », in Vincent Ferré (dir.), *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, dans *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2010/3, p. 61-76 ; Laurent Di Filippo et Laura Muller-Thoma, « Mythologie nordique », in Anne Besson (dir.), *Dictionnaire de la fantasy*, Paris, Vendémiaire, 2018, p. 279-281.

<sup>14</sup> Le livre de Huizinga est paru en 1919 sous le titre *Herfsttij der Middeleeuwen* ; la première traduction française, due à la romaniste Julia Bastin, paraît chez Payot en 1932 sous le titre *Le Déclin du Moyen Âge* ; on le lit habituellement de nos jours dans sa réimpression, avec préface de Jacques Le Goff, sous le titre *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1975.



du Grand Nord – au sens large, incluant non seulement les régions arctiques au sens strict mais toutes celles qui, du Groenland à la Russie, sont perçues comme des univers du froid extrême, mais aussi du nomadisme et du chamanisme, des troupeaux de rennes et d’un au-delà «sauvage» du monde «barbare». Il est vrai que si ce troisième Nord a figuré moins souvent dans nos réflexions, ce n’est pas seulement parce qu’il est moins étudié par les médiévistes (en raison, avant tout, du manque de sources écrites); c’est aussi parce que, comme on le verra, ce Nord arctique est tantôt vu comme intemporel, tantôt comme franchement préhistorique, et n’est donc pas imaginé *a priori* comme proprement médiéval.

## Nords et médiévalisme

Ce séminaire a aussi tenté de s’articuler avec le médiévalisme, un champ déjà ancien et bien établi dans le monde anglophone, avec de nombreuses publications et une revue, *Studies in Medievalism*, fondée en 1979<sup>15</sup>. De notre côté de l’Atlantique, c’est aujourd’hui un champ en pleine expansion, qui s’est structuré en France autour du réseau «Modernités médiévales» créé en 2004<sup>16</sup>. Si l’on veut tenter d’en donner une définition, on dira que ce terme recouvre désormais (le mot est semble-t-il stabilisé dans son usage français depuis le début des années 2010<sup>17</sup>) les travaux qui étudient «la réception, l’interprétation ou la recréation du Moyen Âge européen dans les cultures post-médiévales<sup>18</sup>». Il s’agit donc de rendre compte de l’ensemble des références au Moyen Âge dans les productions culturelles les plus variées, et dans le sens le plus large du mot culture: un barbu coiffé d’un casque à cornes sur une boîte de camembert de Normandie relève autant des études de médiévalisme (septentrional) que *Le Septième Sceau* d’Ingmar Bergman

---

<sup>15</sup> On renverra par ex. à l’utile résumé proposé par David Matthews, *Medievalism. A Critical History*, Cambridge, D. S. Brewer, 2015, p. ix-xii.

<sup>16</sup> <<https://modmed.hypotheses.org/>>.

<sup>17</sup> En grande partie suite à la publication des études rassemblées par Vincent Ferré (dir.), *Médiévalisme, op. cit.*; voir désormais Id., «Le médiévalisme a quarante ans, ou “L’ouverture qu’il faudra bien pratiquer un jour...”», *Médiévales*, 78, 2020, p. 193-209.

<sup>18</sup> La définition est de Louise D’Arcens, «Medievalism: Scope and Complexity», in Ead. (dir.), *The Cambridge Companion to Medievalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 1-13 (p. 1).

ou que les travaux de n'importe quel médiéviste. Ainsi, pour citer David Marshall,

le médiévalisme questionne la manière dont divers groupes, individus et périodes, pour des raisons variées et souvent en le déformant, se sont rappelés le Moyen Âge. [...] Il amène les spécialistes à se demander comment le Moyen Âge a été évoqué à travers des myriades d'incarnations, et dans quel but au vu du contexte historique dans lequel chacune d'entre elles a été exprimée<sup>19</sup>.

Le médiévalisme consiste donc en l'étude des représentations du Moyen Âge dans les périodes plus récentes, depuis la Renaissance et plus encore depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, d'abord avec le Romantisme qui redécouvre le Moyen Âge des nations européennes, puis avec les nombreux usages du Moyen Âge au cours des deux siècles écoulés. Bien que le spécialiste du Moyen Âge puisse s'y intéresser et y apporter son expertise (et il est intéressant de noter que nombre de travaux de médiévalisme ont été écrits par des médiévistes), ce champ de recherche n'appartient pas aux études médiévales : même si le « médiévaliste » peut se pencher sur le décalage qui peut exister entre les réalités médiévales et leur représentation ultérieure (il fait volontiers la chasse aux anachronismes), son enquête relève pleinement de l'histoire moderne et contemporaine, voire de la sociologie au sens large<sup>20</sup>.

Or le Nord est particulièrement intéressant dans l'optique du médiévalisme. En effet, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, le Nord européen a été perçu comme un espace spécifiquement médiéval. Ne pouvant s'abreuer, à l'instar des régions méditerranéennes, à un héritage antique gréco-romain, le discours d'identité du Nord a puisé dans le Moyen Âge. D'une certaine manière, on peut dire que le Nord à l'époque romantique a été imaginé, à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, comme *toujours et encore* médiéval, relevant d'un passé de l'Europe qui est spécifiquement le passé médiéval. Pour ne prendre qu'un exemple qui date des débuts

<sup>19</sup> David W. Marshall, « The Medievalism of Popular Culture », in Id. (dir.), *Mass Market Medieval. Essays on the Middle Ages in Popular Culture*, Jefferson (NC)-Londres, McFarland & Co., 2007, p. 1-12 (p. 2).

<sup>20</sup> C'est très net chez Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge* [1996], 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Boutique de l'Histoire, 2002, ou chez Ronald Van Kesteren, *Het verlangen naar de Middeleeuwen. De verbeelding van een historische passie*, Amsterdam, Wereldbibliotheek, 2004.

de ce processus, l'Allemagne, vue de France (ou de Suisse) par Germaine de Staël (1766-1817), est un pays relevant d'un « Nord primitif » : sous sa plume, l'homme du Nord est « un *alter ego* rappelant une identité perdue », « un type d'individu authentique, dont les valeurs primitives n'ont pas été perverties par la civilisation », « un avatar inattendu du bon sauvage, un Huron Nordique dont il convient d'admirer les qualités inhérentes à son statut de barbare : force, virilité, naïveté, spontanéité » ; en un mot, « l'Allemand se confond avec son ancêtre supposé, le “barbare du Nord”<sup>21</sup> ».

Le mot est à nouveau lâché : « barbare ». Dans la Bible comme dans l'Antiquité gréco-romaine, l'envahisseur cruel et brutal vient principalement du Nord, et le Moyen Âge déjà identifiait ce point cardinal comme celui d'où étaient venus et viendraient encore à l'avenir l'héroïsme et la violence conjugués<sup>22</sup>. Or, dans le schéma historiographique dominant qui s'est construit à partir de la Renaissance et sur lequel nous vivons encore, l'irruption des barbares, avec toute leur ambivalence, marque l'entrée dans le Moyen Âge<sup>23</sup>. Région de provenance des barbares, région restée marquée par son passé barbare, l'Europe du Nord semble médiévale par excellence. Renouvelée par la culture des XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles, la plus grande médiévalité supposée du Nord est toujours prégnante.

Pour l'étudier, nous avons mené nos travaux en trois temps, au fil des trois années du séminaire. L'inspiration nous est venue d'une distinction avancée il y a quelques années par Gil Bartholeyns, qui

---

<sup>21</sup> Isabelle Durand-Le Guern, « Des barbares du Nord à la poésie rhénane : images romantiques de l'Allemagne », in Dubar et Moura (dir.), *Le Nord, latitudes imaginaires*, op. cit., p. 165-173 (p. 172-173).

<sup>22</sup> David Fraesdorff, *Der barbarische Norden. Vorstellungen und Fremdkategorien bei Rimbert, Thietmar von Merseburg, Adam von Bremen und Helmold von Bosau*, Berlin, Akademie Verlag, 2005 ; Thomas Foerster, *Vergleich und Identität. Selbst- und Fremddeutung im Norden des hochmittelalterlichen Europa*, Berlin, Akademie Verlag, 2009 ; Robert W. Rix, *The Barbarian North in the Medieval Imagination. Ethnicity, Legend, and Literature*, New York-Londres, Routledge, 2015. Dans l'Ancien Testament, l'ennemi venu du Nord est principalement assyrien ou babylonien.

<sup>23</sup> Malgré l'accumulation de travaux sur l'Antiquité tardive depuis trois ou quatre décennies et toutes les tentatives pour relativiser la rupture du V<sup>e</sup> s., les représentations collectives restent marquées par ce schéma interprétatif dont l'émergence est analysée par Ian N. Wood, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

identifie trois types de rapport au passé<sup>24</sup> : l'histoire, production d'un discours savant visant à dire « ce qui s'est vraiment passé » au Moyen Âge ; la mémoire, c'est-à-dire la façon dont les sociétés ont imaginé et réinventé cet espace-temps, en particulier à travers les arts, qu'ils soient destinés à l'élite ou au plus grand nombre<sup>25</sup> ; et enfin l'usage, qui consiste en un accès plus immédiat au passé, non pas envisagé pour lui-même mais comme un réservoir auquel puiser pour des finalités strictement contemporaines. Cette distinction a des vertus avant tout opératoires, car elle permet d'ordonner le discours, comme on le verra. Mais elle cloisonne de manière trop étanche les représentations du Nord, qui appartiennent en même temps à plusieurs de ces catégories.

### L'histoire : la longue construction des discours savants

Nous commencerons donc par l'histoire. Celle-ci, rappelons-le, construit par l'enquête et par la mise en forme, voire la mise en scène, de l'enquête, un discours savant sur le passé, un discours informé qui vise à dire le vrai : elle tend et prétend donc à une représentation fidèle et à une compréhension étayée de ce que les individus et les sociétés du passé faisaient et vivaient. L'émergence et la consolidation de propos savants sur les peuples, les littératures, les us et coutumes du Nord médiéval nous ont retenus pendant la première année du séminaire. De la Renaissance aux programmes de recherche les plus contemporains, les divers intervenants ont cherché à comprendre et à critiquer le discours savant sur le Nord. Il n'est pas question, bien entendu, de retracer ici par le menu l'ensemble des manifestations de la construction de ce discours savant, mais deux étapes principales ont été mises en lumière.

<sup>24</sup> Gil Bartholeyns, « Loin de l'Histoire », *Le Débat*, 177, mars 2013, p. 117-125 ; voir aussi Id., « Le passé sans l'histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps », in Ferré (dir.), *Médiévalisme*, op. cit., p. 47-60.

<sup>25</sup> L'usage que nous faisons ici du mot « mémoire » se situe donc sur un autre plan que celui, présent chez Maurice Halbwachs, Pierre Nora et quelques autres, qui l'identifie à une réactivation collective de moments choisis de l'Histoire.

## La première modernité : un Nord barbare et médiéval

Le premier moment correspond à la Renaissance et témoigne déjà de la dialectique Nord-Sud qui marque l'ensemble de cette historiographie<sup>26</sup>. L'histoire de la « mise en cartes » du Nord – un espace négligé par les cosmographies antiques que l'on redécouvre à la même époque – commence au xv<sup>e</sup> siècle, mais elle trouve un premier point d'orgue avec l'œuvre d'Olaus Magnus (*Carta marina* en 1539; *Historia de gentibus septentrionalibus* en 1555). Avec Olaus (1490-1557) et son frère Johannes (1488-1544), tous deux réfugiés catholiques à Rome après l'adoption du luthéranisme en Suède, le Nord – qui s'étend du Groenland à la Moscovie – est déjà muni d'un certain nombre de traits qui resteront inchangés et contribueront à fixer l'équation « Nord = passé médiéval ». Ce Nord dont la Suède est le cœur est en effet vu comme un conservatoire de modes de vie, de croyances et de prodiges qui renvoient à un monde révolu ou en cours de disparition : la coexistence des Lapons, des Moscovites et des Scandinaves aux systèmes religieux différents mais tous ancrés dans le passé, la présence de la magie et des animaux fantastiques, ancrent le Nord dans un passé qui est précisément perçu comme en train de disparaître en ce milieu de xvi<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Ainsi Leena Miekkaavaara nous a montré comment la *Carta marina* est la première à représenter sur le même fond de carte des figures appartenant au passé (batailles, événements historiques) et des éléments contemporains (des scènes de la vie quotidienne à la fois exotiques et perçues comme archaïques)<sup>28</sup>.

<sup>26</sup> Pour un survol de la période, voir Jean-Yves Guiomar, « “Les peuples du Nord”, matrice d'un système politique et culturel? », in Parris-Barubé (dir.), *L'invention du Nord*, op. cit., p. 567-576. Voir aussi Stéphane Mund, *Orbis Russiarum : genèse et développement de la représentation du monde russe en Occident à la Renaissance*, Genève, Droz, 2003.

<sup>27</sup> Silvia Fabrizio-Costa, « “Olaus in vinea”. Nord et Sud dans l'*Historia de gentibus septentrionalibus* (1555) d'Olaus Magnus », in Bruno Toppan et Denis Fachard (dir.), *Esprit, lettre(s) et expression de la Contre-Réforme à l'aube d'un monde nouveau*, Nancy, CSLI, 2005, p. 63-81.

<sup>28</sup> Leena Miekkaavaara (Bibliothèque nationale de Finlande, Helsinki), « From Pytheas to Olaus Magnus. Early Cartographic Descriptions of the Nordic Countries », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 27 mars 2015. Voir aussi Ead., « Unknown Europe: The Mapping of the Northern Countries by Olaus Magnus in 1539 », *Belgeo. Revue belge de géographie*, 3-4, 2008, p. 307-324.

L'œuvre d'Olaus Magnus, qui suit de peu la redécouverte de la *Germanie* de Tacite en 1526, a très vite été populaire<sup>29</sup>. Elle a fourni un modèle à de nombreux discours sur le Nord qui reposent sur un renversement du stigmaté: loin des clichés antiques et médiévaux sur un Nord hostile, arriéré et souvent démoniaque, ce point cardinal devient synonyme d'un paradis perdu, d'un passé qui survit dans le présent bien qu'il soit en train de mourir. Le Nord d'Olaus Magnus est donc gothique (et même gothiciste<sup>30</sup>), catholique et barbare: par ces trois traits, il est éminemment médiéval. Les hommes y sont à la fois plus frustes et plus forts qu'ailleurs, moins policés mais aussi moins amollis par les douceurs de la civilisation: on retrouve donc les mêmes clichés qui caractérisent les barbares, qui comme on l'a dit viennent du Nord, et dont l'irruption marque le début du Moyen Âge. Depuis le VI<sup>e</sup> siècle au moins, la Scandinavie et la Germanie en général sont vues comme une « matrice des peuples » (*vagina gentium* ou *vagina nationum*) d'où seraient sortis les Francs, les Goths, les Lombards, les Saxons (et donc les Anglais) et bien d'autres<sup>31</sup>. C'est là, dans ce milieu nordique, que la vigueur originelle de ces peuples se serait conservée, même si la transplantation a pu réussir dans d'autres espaces nordiques. On citera ici les formules de Taine (1828-1893) sur l'apport scandinave à la formation du « caractère » anglais:

Vingt fois le vieil instinct farouche reparait sous la mince croûte du christianisme. [...] Ils avaient fait un pas hors de la barbarie, mais ce n'était qu'un pas. Y a-t-il un peuple [...] qui ait chassé aussi entièrement de ses rêves la douceur de la jouissance et la mollesse de la volupté? L'effort, l'effort tenace et douloureux, l'exaltation dans l'effort, voilà leur état préféré. Carlyle disait bien que dans la sombre obstination du

<sup>29</sup> Sur la redécouverte de ce texte de Tacite et ses instrumentalisation successives, on lira avec profit Christopher B. Krebs, *A Most Dangerous Book. Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, New York, Norton, 2011.

<sup>30</sup> Sur ce courant, voir Jean-François Battail, « Le Nord triomphant », in Dubar et Moura (dir.), *Le Nord, latitudes imaginaires*, op. cit., p. 25-33.

<sup>31</sup> Sur le haut Moyen Âge, voir Rix, *The Barbarian North*, op. cit.; sur l'époque moderne, Stefan Donecker, « The *Vagina nationum* in the Sixteenth and Seventeenth Centuries: Envisioning the North as a Repository of Migrating Barbarians », in Dolly Jørgensen et Virginia Langum (dir.), *Visions of North in Premodern Europe*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 307-328. Nous renvoyons aussi au mémoire de master de Maxime Delliaux, « Le Nord, "*Vagina gentium*". Contributions à l'étude de la nordicité et de la septentrionalité dans la *Carta marina* et l'*Historia de gentibus Septentrionalibus* d'Olaus Magnus (xvi<sup>e</sup> siècle) », Université du Littoral Côte d'Opale, 2015.

travailleur anglais subsiste encore la rage silencieuse de l'ancien guerrier scandinave<sup>32</sup>.

Plusieurs auteurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont marché dans les pas d'Olaus Magnus<sup>33</sup>. Quelques grands noms d'antiquaires danois et suédois comme Ole Worm (1588-1654) et Olof Rudbeck (1630-1702) ont été cités à plusieurs reprises<sup>34</sup>, et parmi les auteurs des Lumières c'est sans doute Montesquieu (1689-1755) qui, avec sa théorie des climats et sa valorisation du Nord, est le plus souvent revenu<sup>35</sup>. Mais la figure de la première modernité qui est apparue comme la plus importante dans la diffusion d'un discours sur le Nord à l'échelle de l'Europe est celle de Paul-Henri Mallet (1730-1807), dont Ian Wood nous a rappelé l'importance<sup>36</sup>. Ce citoyen genevois a publié en 1755 et 1756 deux volumes dont l'influence a été déterminante, d'autant plus qu'ils ont été traduits en anglais une quinzaine d'années plus tard sous le titre *Northern Antiquities*. Le second volume en particulier, *Monuments de mythologie et de poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves*, est d'une importance cruciale. Les peuples du Nord (Celtes et Germains confondus) y sont présentés comme porteurs d'une mythologie et d'une poésie dignes d'intérêt, à l'instar donc des Grecs et des Romains de la culture classique ; de nombreux textes tirés des Eddas y sont traduits et présentés. Mallet a ainsi ouvert la voie à une légitimation de la culture du Nord médiéval qui préparait l'ossianisme et le germanisme des Romantiques.

Par conséquent, les Lumières ont marqué la réception par l'Europe occidentale de ce « renversement du stigmaté » déjà repéré chez Olaus

<sup>32</sup> Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 12<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1905, vol. I, p. 16 et 24.

<sup>33</sup> Pierre Salvadori, « Cartes du pouvoir et pouvoirs de la carte. La cartographie du Nord et ses usages à la Renaissance », *Le Verger*, 11, 2017, p. 1-30.

<sup>34</sup> Sur le second, voir Mats Malm, « Olaus Rudbeck's *Atlantica* and Old Norse Poetics », in Andrew Wawn (dir.), *Northern Antiquity. The Post-Medieval Reception of Edda and Saga*, Enfield Lock, Hisarlik Press, 1994, p. 1-25, et Battail, « Le Nord triomphant », *op. cit.*, p. 30-31.

<sup>35</sup> Pierre Bourdieu, « Le Nord et le Midi: Contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35/1, 1980, p. 21-25. Voltaire et Diderot ont été moins cités : sur le premier, Maryvonne Crenn, « Des relations de voyage à l'image du Nord: l'exemple de la Scandinavie dans l'œuvre de Voltaire », in Dubar et Moura (dir.), *Le Nord, latitudes imaginaires*, *op. cit.*, p. 147-154.

<sup>36</sup> Ian N. Wood (University of Leeds), « The Introduction of the Old North to the Debate on the Fall of Rome », communication présentée à Bruxelles le 29 mai 2015.

Magnus – et que Saxo Grammaticus avait d’ailleurs lui-même cherché à opérer dès le XIII<sup>e</sup> siècle en « récusant » le passé gréco-romain et sa mythologie et en affirmant la supériorité du Nord plutôt que de chercher à en fournir une « imitation » nécessairement pâlotte<sup>37</sup>. Odile Parsis-Barubé, rendant compte des travaux d’Agnès Steuckart au sein d’un programme de recherche parallèle sur les « savoirs des barbares », a retracé le déplacement qui s’opère peu à peu dans les dictionnaires de langue française<sup>38</sup>. Si pour Richelet en 1680, « les peuples septentrionaux sont les plus barbares », le XVIII<sup>e</sup> siècle déplace progressivement la barbarie, au point qu’en 1771, le *Dictionnaire de Trévoux* exclut toute référence au Nord européen dans sa définition et la réserve aux peuples d’Amérique et d’Afrique.

### **Le moment romantique et ses suites: *ex septentrione lux***

L’histoire patriotique et nationaliste du XIX<sup>e</sup> et du premier XX<sup>e</sup> siècle marque une nouvelle étape, où le cadre d’interprétation historique devient très largement favorable au Nord, en particulier à celui des temps barbares, et ce jusque dans l’Europe méditerranéenne<sup>39</sup>. Plusieurs communications se sont attardées sur ce moment dont les échos se font encore entendre aujourd’hui. La vision du Nord médiéval et de ses peuples y est profondément ambivalente et reflète souvent les présupposés et les options idéologiques des auteurs. Ainsi Jean-Michel Picard nous a montré comment l’Irlande du haut Moyen Âge a été construite par des auteurs catholiques comme Charles de Montalembert (1810-1870) et Frédéric Ozanam (1813-1853) comme une « île des saints », un conservatoire septentrional du savoir antique et d’un catholicisme humble et pur, qui aurait en retour déversé ses missionnaires et ses savants pour « ranimer la flamme de l’espoir »

<sup>37</sup> Jan Rüdiger et Thomas Foerster, « *Aemulatio–Recusatio*. Strategien der Akkulturation im europäischen Norden », in Reinhard Härtel (dir.), *Akkulturation im Mittelalter*, Ostfildern, Thorbecke, 2014, p. 441-497.

<sup>38</sup> Odile Parsis-Barubé, « Les savoirs des barbares, des primitifs et des sauvages dans les savoirs francophones des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 27 mars 2015. Voir désormais Agnès Steuckart, « *Barbare et sauvage* dans les grands dictionnaires de langue française (1680-1798) », in Le Borgne, Parsis-Barubé et Vuillemin (dir.), *Les savoirs des barbares*, op. cit., p. 23-38.

<sup>39</sup> Patrick J. Geary, *Quand les nations refont l’histoire. L’invention des origines médiévales de l’Europe* [2002], trad. fr., Paris, Flammarion, 2004.



et redonner vie à un Occident épuisé par les invasions barbares et la corruption de l'Église mérovingienne<sup>40</sup>. L'idée connaît aujourd'hui encore une grande popularité: l'ouvrage pseudo-historique et apologétique de Thomas Cahill, *How the Irish Saved Civilization*, publié en 1995, s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, est resté plus de deux ans sur la liste des best-sellers du *New York Times*, a été édité sous les formats les plus divers (audio-livre, version illustrée de luxe, etc.) et possède même sa propre notice Wikipédia!

Mais cette vision du Nord médiéval comme source de régénération d'un Sud épuisé n'apparaît pas seulement chez les auteurs catholiques. Qu'il se soit agi pour les historiens de défendre cette idée ou au contraire de la contester, elle a surtout informé, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de travaux sur les invasions barbares<sup>41</sup>. Agnès Graceffa nous a ainsi montré comment des historiens français tels que Claude Fauriel (1772-1844) ou François Guizot (1787-1874) ont défini le Nord comme le lieu de la barbarie destructrice; d'autres au contraire l'ont regardé comme une source de jeunesse et de régénération, position que l'on trouve dans l'historiographie aristocratique héritière du comte de Boulainvilliers (1658-1722), par exemple chez Pauline de Lézardière (1754-1835), mais aussi dans une bonne partie de la tradition historiographique allemande<sup>42</sup>. Ces lignes de force ont perduré jusqu'en plein XX<sup>e</sup> siècle, et sans nul doute (sans

---

<sup>40</sup> Jean-Michel Picard (University College, Dublin), «Saint Coloman et l'Europe barbare: historiographie du miracle irlandais», communication présentée à Lille le 23 janvier 2015. Voir aussi Wood, *The Modern Origins*, *op. cit.*, chap.8: «The Heirs of the Martyrs»; Alban Gautier, «610. Les Irlandais ont-ils rechristianisé la Gaule franque?», in Patrick Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2<sup>e</sup> éd., 2018, p. 118-123; Sébastien Bully, Alain Dubreucq et Aurélia Bully (dir.), *Coloman et son influence. Moines et monastères du haut Moyen Âge en Europe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.

<sup>41</sup> Michel, *Un mythe romantique*, *op. cit.*

<sup>42</sup> Agnès Graceffa (Université libre de Bruxelles), «Le Nord, lieu de la barbarie ou de la civilisation? Retour sur les mythes historiographiques classiques et modernes», communication présentée à Bruxelles le 29 mai 2015. Voir aussi Ead., *Les historiens et la question franque. Le peuplement franc et les Mérovingiens dans l'historiographie française et allemande des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, Brepols, 2009. Sur Pauline de Lézardière, dont la *Théorie de la loi politique de la monarchie française* est parue en 1791, voir Brigitte Carmaux, «Mlle de Lézardière: une certaine idée de la monarchie française», *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 102/1, 1995, p. 67-74.

toujours se l'avouer) jusqu'à nos jours<sup>43</sup>. Alain Dierkens a ainsi retracé les débats qui ont animé la Belgique lorsque, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'est agi de construire des modèles d'interprétation des cimetières à rangées que l'archéologie mettait au jour sur l'ensemble du territoire, au nord comme au sud de la frontière linguistique: « Vos cimetières francs ne sont pas des cimetières francs! », lance l'historien Godefroid Kurth (1847-1916) aux archéologues et aux anthropologues, lors d'un congrès particulièrement animé à Charleroi en 1888<sup>44</sup>. Les impasses qu'ont représenté ces lectures raciales et nationales débouchent sur un flou historiographique qui a marqué tout le début du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, d'un côté comme de l'autre, c'est une même conception qui informe le discours, et qui transparait fort bien dans les propos ambivalents d'un Augustin Thierry (1795-1856), analysés pour nous par Thomas Ledru<sup>45</sup>: dans son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, il représente l'ensemble des peuples du Nord (Anglo-Saxons, Celtes, Scandinaves) comme de grands enfants spontanés, maîtrisant mal leurs émotions, tandis que les Normands de Normandie, à la fois policés et

<sup>43</sup> Pour le cas français, voir par ex. Bonnie Effros, « The Germanic Invasions and the Academic Politics of National Identity in Late Nineteenth-Century France », in János M. Bak, Jörg Jarnut, Pierre Monnet et Bernd Scheindmüller (dir.), *Gebrauch und Missbrauch des Mittelalters, 19.-21. Jahrhundert. Uses and Abuses of the Middle Ages, 19th-21st Century. Usages et mésusages du Moyen Âge du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Munich, Wilhelm Fink, 2009, p. 81-94. Plus largement, voir Geary, *Quand les nations refont l'histoire*, op. cit.

<sup>44</sup> Alain Dierkens, « "Vos cimetières francs ne sont pas des cimetières francs". Les origines de la frontière linguistique vues par les historiens, les anthropologues, les archéologues et les toponymistes dans la Belgique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », communication présentée à Bruxelles le 29 mai 2015. Voir désormais Id., « Godefroid Kurth, Clovis et les "études franques" », in *Actes du 10<sup>e</sup> Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique (57<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique)*, Arlon, Institut archéologique du Luxembourg, 2018, t. 2, p. 26-41, et Maxime Jottrand, « *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* de Godefroid Kurth (1847-1916). Historiographie de l'origine d'une controverse », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 95/2, 2017, p. 369-399.

<sup>45</sup> Thomas Ledru, « Représentations du Nord dans l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* d'Augustin Thierry (1925) », communication présentée à Bruxelles le 29 mai 2015. Sur Augustin Thierry et le Nord, voir François Guillet, « Le Nord mythique de la Normandie: des Normands aux Vikings de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Grande Guerre », in Parsis-Barubé (dir.), *L'invention du Nord*, op. cit., p. 459-471; Isabelle Durand-Le Guern, « Thierry ou l'invention du Moyen Âge romantique », in Ursula Bähler, Valérie Cangemi et Alain Corbellari (dir.), *Le savant dans les Lettres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 81-92.

pervertis par leur acculturation méridionale, s'avèrent plus rusés et mieux organisés, plus civilisés mais moins aimables que leurs ancêtres septentrionaux ; à nouveau, le passé est dans le Nord.

On retrouve évidemment des débats comparables dans les premiers travaux sur les vikings qui, dans le sillage de l'œuvre de Mallet, fleurissent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>. Dans une lecture critique de cette abondante production scientifique<sup>47</sup>, Pierre Bauduin a évoqué pour nous la figure de l'explorateur et vulgarisateur Paul Belloni Du Chaillu (1831-1903), auteur en 1889 d'un ouvrage influent intitulé *The Viking Age*, mais aussi d'une fiction intitulée *Ivar the Viking*<sup>48</sup>. Du Chaillu présente les hommes du Nord comme des précurseurs du colonisateur européen, et plus spécifiquement anglais, et fait de « l'esprit viking » un esprit conquérant et aventurier, qui préfigure les États-Unis de la conquête de l'Ouest. Au contraire, certains historiens victoriens ont choisi de rejeter cette vision des vikings en insistant sur leur sauvagerie, leur brutalité, leur paganisme et d'exalter la figure du roi Alfred le Grand (871-899), un de leurs principaux adversaires. Barbara Yorke nous a montré comment les historiens anglais (en général libéraux) qui, à l'époque victorienne, ont relayé ce portrait à charge des vikings l'ont souvent fait au profit d'un autre Nord médiéval, celui que symbolise précisément Alfred<sup>49</sup> : un Nord germanique, chrétien et lettré, qui est aussi un Nord des institutions libres et délibératives, les *witan* anglo-saxons étant identifiés comme les précurseurs du régime parlementaire mis à bas pour plusieurs siècles par le « joug normand » (*Norman Yoke*) avant d'être lentement rétabli par l'élimination progressive des

---

<sup>46</sup> La bibliographie est considérable ; on nous permettra de ne renvoyer qu'à Andrew Wawn, *The Vikings and the Victorians. Inventing the Old North in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000.

<sup>47</sup> Pierre Bauduin, « Lectures (dé)coloniales des vikings », communication présentée à Lille le 23 janvier 2015. Voir désormais Id., « Lectures (dé)coloniales des vikings », *Cahiers de civilisation médiévale*, 59/1, 2016, p. 1-18, ainsi que Fredrik Svanberg, *Decolonizing the Viking Age I*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 2003.

<sup>48</sup> Wawn, *The Vikings and the Victorians*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>49</sup> Barbara Yorke (University of Winchester), « The UnHeroic Age? Anglo-Saxons and English Identity, Sixteenth-Twentieth Centuries », communication présentée à Lille le 23 janvier 2015. Voir aussi Ead., « Alfredism: The Use and Abuse of King Alfred's Reputation in Later Centuries », in Timothy Reuter (dir.), *Alfred the Great: Papers from the Eleventh-Centenary Conferences*, Aldershot, Ashgate, 2003, p. 79-103, et l'imposant article de Simon Keynes, « The Cult of King Alfred the Great », *Anglo-Saxon England*, 28, 1999, p. 225-356.

éléments étrangers au génie national – étrangers, c'est-à-dire français, latins, catholiques, et de manière générale, méridionaux.

Ainsi, qu'elle ait choisi de revendiquer ou de rejeter l'héritage des vikings, de voir en eux des porteurs de sang neuf ou des destructeurs de la civilisation anglo-saxonne, l'Angleterre victorienne a trouvé dans un Nord médiéval ou un autre la source de son histoire et de sa singularité. La même tension se retrouve dans les travaux francophones que Stéphane Lebecq a analysés pour nous<sup>50</sup>. Si le viking brutal et destructeur domine jusqu'aux années 1960, l'influence des travaux de Peter Sawyer et d'Albert d'Haenens a conduit à rejeter la vision simplificatrice d'un « choc des cultures » au profit d'une histoire mettant en avant les « transferts culturels » et la fluidité des identités<sup>51</sup>; mais ces nouvelles lectures peuvent aussi avoir tendance à être trop systématiques et à gommer la violence des vikings au profit d'une vision irénique, elle-même issue d'une longue tradition de valorisation d'un Nord supposé plus harmonieux et plus libre que le Sud corrompu<sup>52</sup>. Qu'il s'agisse des « invasions germaniques » ou des « invasions normandes », le mouvement est donc tout à fait similaire : les unes comme les autres ont été tantôt exagérées, tantôt minimisées, tant dans leur démographie que dans leurs conséquences, au gré des modes historiographiques ; pour les barbares des « vagues germaniques » des v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles comme pour ceux du « second assaut » aux ix<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles, le balancier n'a cessé d'aller et venir<sup>53</sup>.

On notera enfin que cette dialectique de la mollesse et de la dureté, de la civilisation et de la barbarie, de l'épuisement et de la régénération,

<sup>50</sup> Stéphane Lebecq (Université de Lille), « Les invasions normandes dans le regard des historiens : une catastrophe ? », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 27 mars 2015. Voir désormais Id., « Les Vikings : mythe, histoire, historiographie », in Jean-Claude Maes, *Les grands récits occidentaux*, t.III : *Le pilier européen*, Montréal, Liber, 2020, p. 37-50.

<sup>51</sup> Voir par ex. Peter H. Sawyer, *The Age of the Vikings*, Londres, Edward Arnold, 1962, et plus encore Albert D'Haenens, *Les invasions normandes, une catastrophe ?*, Paris, Flammarion, 1970.

<sup>52</sup> On trouve déjà une critique de ces thèses « iréniques » chez Patrick Wormald, « Viking Studies: Whence and Whither? », in Robert T. Farrell (dir.), *The Vikings*, Chichester, Phillimore, 1982, p. 128-153.

<sup>53</sup> Ces expressions sont reprises aux deux ouvrages classiques de Lucien Musset, *Les invasions : les vagues germaniques*, et *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (vii<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses universitaires de France (Nouvelle Cléo, 12 et 12 bis), 1965.

ne concerne pas que le « Nord barbare ». Elle vaut aussi pour le « Nord des villes du Nord ». Une historiographie aujourd'hui très datée, et dont l'œuvre de Huizinga est sans conteste le plus beau fruit<sup>54</sup>, a longtemps vu cet univers, précisément situé en un temps où la Renaissance et la modernité commencent à fleurir (du moins selon le schéma très influent hérité de Jacob Burckhardt) en Italie et dans le sud de l'Europe, comme une sorte d'ultime conservatoire de la médiévalité. Là, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, aurait encore régné cette « intensité de vie » qui ferait défaut à la modernité ; et dans le même temps, cet espace-temps dont les mots-clefs seraient la ville, le commerce, les canaux, l'art « primitif » et la débordante piété d'un catholicisme mystique et féminin, est vu comme un monde en voie d'épuisement dont il s'agit de pleurer la mort, un monde finissant et exhalant ses derniers soupirs avant que ne s'amorce la grande, mâle et austère régénération de la Réforme<sup>55</sup> – mais parce que ces derniers soupirs sont aussi ses derniers feux, exubérants et flamboyants, ils disent le médiéval et ils disent le Nord.

## La mémoire : entre hautes cultures et cultures de masse

Nous entendrons ici la « mémoire » comme la forme que prend le rapport au passé dans la culture d'un groupe, en particulier à travers les productions culturelles qui ne relèvent pas de l'enquête historique. C'est donc à travers des œuvres de tous genres que, dans la deuxième année de notre séminaire, nous avons cherché à comprendre comment la mémoire des Nordes médiévaux s'est manifestée et a opéré. Ces œuvres, nous les avons étudiées comme des traces d'un certain rapport au passé, qui nous parlent de la culture du temps où elles ont été produites. Nous les avons puisées dans la « haute culture » (opéra wagnérien, poésie, théâtre et peinture d'histoire au xix<sup>e</sup> siècle, cinéma d'art et d'essai au xx<sup>e</sup> siècle), mais aussi dans la culture de masse (roman historique ou de *fantasy*, cinéma hollywoodien, bande dessinée historique, séries télévisées). Cette distinction entre haute culture et culture de masse est d'ailleurs très subjective et souvent difficile à maintenir, et nous ne

---

<sup>54</sup> Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, *op. cit.*

<sup>55</sup> On lira désormais Élodie Lecuppre-Desjardin (dir.), *L'odeur du sang et des roses : relire Johan Huizinga aujourd'hui*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2019.

nous y sommes guère attardés : ainsi l'œuvre d'un J. R. R. Tolkien (1892-1973), profondément nourrie de la matière du Nord, tient-elle à la fois de la culture massifiée et de la « grande littérature ».

### Entre kermesses et canaux

Commençons cette fois-ci par le « Nord des villes du Nord », et voyons comment la culture s'en est emparée à travers quelques exemples développés au fil du séminaire. Estelle Doudet a dressé pour nous la liste des lieux communs qui ont défini le Nord des écrivains romantiques – un Nord décrit tantôt comme « flamand », tantôt comme « bourguignon »<sup>56</sup>. Dès la parution en 1823 du *Quentin Durward* de Walter Scott (1771-1832), puis à nouveau dans *Anne of Geierstein* en 1829, la plupart de ces « stylèmes » sont présents : le banquet, la fête exubérante, les références à la peinture flamande et à ses couleurs contrastées dessinent un monde de discordances et de confrontations où opulence et violence se côtoient. Les écrivains français lui emboîtent le pas et forcent encore le trait, qu'il s'agisse de Victor Hugo (1802-1885) dans *Notre-Dame de Paris* (1830) et dans sa correspondance, d'Alexandre Dumas (1802-1870) avec ses romans et chroniques *Isabel de Bavière* (1835) et *Charles le Téméraire* (1857), du théâtre de Casimir Delavigne (1793-1843) avec *Louis XI* (1832), ou de celui de Gérard de Nerval (1808-1855) avec *L'Imagier de Harlem* (1852) : la diversité des États de Bourgogne y est quasiment réduite aux Flandres (généralement au pluriel) et aux stéréotypes qui les caractérisent. Entre abondance, jouissance et vulgarité, le motif de la « kermesse flamande », orgie « fougueuse, joyeuse et brutale », est régulièrement convoqué : plus que les textes, c'est probablement l'image – et singulièrement la peinture breughelienne – qui inspire ces qualificatifs. Quant aux ducs Valois eux-mêmes, souvent réduits aux deux « mauvais » princes que sont Jean sans Peur et Charles le Téméraire, ils sont représentés comme des forces de la nature, des princes étrangers à la nation française et remplis de l'animalité de leurs terres du Nord. On voit à quel point l'écriture romantique de ce Nord du crépuscule de féodalité, des révoltes urbaines et de la religiosité flamboyante a informé la vision historiographique

<sup>56</sup> Estelle Doudet (Université de Lausanne), « La Bourgogne imaginaire des écrivains romantiques. Autour de Walter Scott », communication présentée à Lille le 5 février 2016.

d'un Huizinga<sup>57</sup>. Poursuivant cette réflexion, Éric Bousmar nous a offert une analyse du roman *Bruges-la-Morte*, de Georges Rodenbach (1855-1898), publié en 1892<sup>58</sup>. La ville, morte en raison de l'ensablement du Zwin, y est décrite comme immobilisée dans un siècle qui fut son chant du cygne; l'une des pages-clefs du livre est une méditation devant les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Or l'auteur, qui a écrit ce livre à Paris, visait d'abord un public français auquel il livrait une image stéréotypée d'un Nord figé dans un âge d'or qui est aussi celui de l'épuisement: le Nord de Rodenbach n'a pas changé depuis le xv<sup>e</sup> siècle, c'est pour cela qu'il est mort et c'est pour cela qu'il est beau. L'autre face du Nord de Huizinga n'est pas loin non plus...

Du côté des cultures populaires, Laetitia Deudon a retracé la réinvention au xix<sup>e</sup> et au xx<sup>e</sup> siècle des «géants du Nord» désormais inscrits au patrimoine de l'UNESCO<sup>59</sup>. Ces géants ont déjà fait l'objet de nombreuses études qui soulignent l'importance des références médiévales ou médiévalistes<sup>60</sup>. Or, même si l'existence de géants processionnels est attestée en Belgique et dans le Nord de la France dès la fin du Moyen Âge, les traditions ininterrompues sont extrêmement rares et l'on constate que, pour les imaginer à nouveaux frais, leurs promoteurs se sont surtout fondés sur des discours médiévalistes en

---

<sup>57</sup> Estelle Doudet, «Un Automne impensé. Johan Huizinga et l'histoire littéraire française aux xx<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles», in Lecuppre-Desjardin (dir.), *L'odeur du sang et des roses*, op. cit., p. 89-102. Voir aussi Parsis-Barubé, «Conclusions», op. cit.

<sup>58</sup> Éric Bousmar, «Les anciens Pays-Bas et le monde bourguignon: quel Nord?», communication présentée à Bruxelles le 12 mai 2017. Voir désormais Id., «Ducs de Bourgogne et premiers Habsbourg à Liège, Bruxelles, Bruges et Malines. Des lieux de mémoire en mutation», in Hermann Kamp et Sabine Schmitz (dir.), *Erinnerungsorte in Belgien. Instrumente lokaler, regionaler und nationaler Sinnstiftung*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2020, p. 85-111.

<sup>59</sup> Laetitia Deudon, «Représentations et persistances médiévales dans le Nord de la France et la Belgique, xix<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle», communication présentée à Bruxelles le 20 mai 2016. L'inscription au patrimoine culturel et immatériel de l'humanité est faite depuis 2008 sous la dénomination de «Géants et dragons processionnels de Belgique et de France»: <<https://ich.unesco.org/fr/RL/geants-et-dragons-processionnels-de-belgique-et-de-france-00153>>.

<sup>60</sup> René Meurant, *Géants de Wallonie*, Gembloux, Duculot, 1975; Id., *Géants processionnels et de cortège en Europe, en Belgique, en Wallonie*, Tielt, Veys, 1979; Jean-Pierre Ducastelle et Jean Fraikin (dir.), *Géants, dragons et animaux fantastiques en Europe*, Bruxelles, Ministère de la Communauté française de Belgique (Tradition wallonne, 20), 2003.

vogue<sup>61</sup>. Ces géants n'ont pas toujours une dimension septentrionale marquée, mais cela peut être le cas: à Dunkerque, une légende fait du géant Allowyn (à l'origine une figure de saint Bavon de Gand) un guerrier viking qui aurait fondé la ville après son «approvisionnement» par saint Éloi; quant à la petite commune de Sailly-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), elle s'est récemment dotée d'un géant nommé «Odin le Viking» – tout un programme!

### Les vikings entre poésie et *fantasy*

Odin nous ramène tout naturellement au Nord barbare, dont la fécondité dans les arts et la culture est immense. Qu'elle se présente ou non comme l'héritière consciente de toute une tradition littéraire médiévale<sup>62</sup>, la matière du Nord a influencé nombre d'écrivains et artistes avec, pour ce qui est des formes narratives, deux directions principales: le roman historique et la *fantasy*.

Le «roman viking» est en réalité un genre ancien qui remonte au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'œuvre de quelques précurseurs tels que l'Allemand Friedrich de La Motte Fouqué (1777-1843), auteur en 1815 d'un *Thiodolf l'Islandais*, le Suédois Esaias Tegnér (1782-1846) dont le long poème épique *Frithiofs saga* eut un grand retentissement, sans oublier Walter Scott qui publia lui-même en 1817 un long poème narratif intitulé *Harold the Dauntless*. Cette histoire a été poursuivie pour nous par Caroline Olsson, qui s'est surtout attachée aux œuvres scandinaves du milieu du XX<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. Elle a ainsi mis en lumière la posture de «déglorification» des vikings qui semble s'imposer à partir des années 1950: sous le triple effet de la littérature prolétarienne, du déclin de

<sup>61</sup> Pour une histoire longue du phénomène, voir Sylvain Lesage, «L'effigie et la mémoire», *Tracés*, 5, 2004, p. 75-92.

<sup>62</sup> Les «sagas légendaires» sont fortement sollicitées dans les premières phases de redécouverte, mais aussi récemment avec la série télévisée *Vikings*: voir Torfi H. Tulinius, *La «Matière du Nord». Sagas légendaires et fiction dans la littérature islandaise en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de Paris Sorbonne, 1995.

<sup>63</sup> Caroline Olsson, «La figure du Viking dans les romans historiques et d'aventures», communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 18 mars 2016. Voir aussi Ead., «Le Mythe du Viking entre réalité et fantasme», in Élodie Burle-Errecade et Valérie Naudet (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge : entre médiéval et moyenâgeux*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence (Seneffiance, 56), 2010, p. 191-199; Ead., «L'époque viking dans le roman historique suédois: entre reconstitution historique fidèle et relectures du passé», *Nordiques*, 29, 2015, p. 73-86.



l'écriture nationaliste et de l'essor du féminisme, le viking devient plus humain, moins exceptionnel, il a des défauts, il est parfois sale, vulgaire, brutal et même lâche. La *Saga des fiers-à-bras*, de l'Islandais Halldór Laxness (1902-1998), fournit l'un des exemples les plus aboutis de cette vision alternative des vikings qui a connu un certain succès au milieu du xx<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>. Mais force est de constater que ce courant n'a pas vraiment pris: «l'attrait qu'exercent les Vikings est celui de l'extrême<sup>65</sup>» (dans le bien comme dans le mal) et, à l'instar des pirates, des gangsters ou des cow-boys, ils ne peuvent devenir des êtres ordinaires sans perdre aussitôt ce qui fonde leur popularité.

De fait, un mouvement inverse s'amorce dans les années 1970, conduisant à un quasi-retour des représentations héroïques de l'époque romantique. Ainsi les poncifs genrés sur les vikings reviennent en force dans des romans anglophones et scandinaves récents et dans les productions de la culture de masse contemporaine... à moins que cette représentation ne soit détournée par l'humour et la satire comme dans la série comique norvégienne *Norsemen*<sup>66</sup>. De fait, après une éclipse de quelques décennies, Yohann Chanoir note un retour de la figure du viking à l'écran depuis la fin des années 1990 – le film *Le 13<sup>e</sup> guerrier*, sorti en 1999, marquerait un moment charnière<sup>67</sup>. C'est ce dont témoigne bien entendu la série canado-irlandaise *Vikings*, où leur représentation s'avère extrêmement traditionnelle, inspirée en réalité des textes de l'époque victorienne, repris par le cinéma hollywoodien et ses dérivés, et surtout dans ce qui à ses yeux reste le «méta-film sur les vikings» par excellence: *Les Vikings* de Richard Fleischer, avec Kirk Douglas et

---

<sup>64</sup> Le roman de Laxness a été publié en 1952 en Islande sous le titre *Gerpla*. Sa traduction française par Régis Boyer a été publiée en 2011 aux éditions Anacharsis.

<sup>65</sup> Alexandra Service, *Popular Vikings: Constructions of Viking Identity in Twentieth-Century Britain*, thèse inédite, University of York, 1998, p. 7: «The Vikings' glamour is a glamour of extremes».

<sup>66</sup> Sur la manière dont les stéréotypes de genre sont traités dans le «Nord viril et violent» des séries, voir désormais Riccardo Facchini et Davide Iacono, «“The North is hard and cold and has no mercy”. Le Nord médiéval dans les séries télévisées», *Médiévales*, 78, 2020, p. 43-56 (p. 46-49): dans un épisode de *Norsemen*, un guerrier viking apparaît «incapable d'avoir un rapport sexuel avec sa femme sans se la représenter comme la victime d'un viol».

<sup>67</sup> Yohann Chanoir (École des hautes études en sciences sociales), «Les Nordis médiévaux dans la série *Vikings*: un passé conjugué au présent?», communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 17 mars 2017.

Tony Curtis (1959)<sup>68</sup>. Comme dans les romans et films vikings les plus traditionnels, les vikings de *Vikings* – comme ceux de sa parente à plus petit budget, la série britannique *The Last Kingdom*, diffusée sur la BBC depuis 2015 – sont braves et droits, ils ne craignent pas la mort (sauf à être privés de leur épée), ils rêvent de conquérir de nouvelles frontières, leur religion énergique et naturelle les distingue des chrétiens décadents et complexés<sup>69</sup>, ils sont libres et refusent de se soumettre aux pouvoirs en place, et ils sont bien sûr – hommes et femmes – fortement érotisés. La série, qui prétend à une certaine historicité<sup>70</sup>, n’est en réalité que peu en prise avec l’historiographie récente du phénomène viking, y compris pour ce qui est de la restitution du monde matériel. Certes on n’y voit pas de casques à cornes à l’écran<sup>71</sup>, mais cette concession n’est-elle pas une manière d’alibi autorisant la reprise de la plupart des autres lieux communs ?

Car le viking à l’écran reprend, on ne s’en étonnera guère, bien des stéréotypes du barbare littéraire et audio-visuel que Bruno Dumézil nous a présentés<sup>72</sup>. La liste des traits qui permettent de « reconnaître le barbare » est finalement assez réduite avec ses quelques clichés remontant à l’Antiquité, dont beaucoup renvoient en fait à l’animalité : langue et anthroponymie (avec une abondance de K et de W), haute taille et musculature puissante, pilosité (barbu, chevelu, vêtu de fourrures, le barbare est hirsute), peau blanche et/ou tatouée, nomadisme, place des femmes (soit émancipées soit asservies, jamais entre deux), violence, localisation aux confins du monde (parfois derrière un mur comme l’étaient déjà Gog et Magog au Moyen Âge). L’alimentation représente un réservoir de poncifs particulièrement riche : les barbares du Nord

<sup>68</sup> Sur les vikings au cinéma, voir Kevin J. Harty (dir.), *The Vikings on Film. Essays on Depictions of the Nordic Middle Ages*, Jefferson (NC), McFarland & Co., 2011.

<sup>69</sup> Alban Gautier, « Représenter le fait religieux dans les séries *Vikings* et *The Last Kingdom* », à paraître dans *Le Temps des médias*, 37, 2021.

<sup>70</sup> Voir *infra*.

<sup>71</sup> Le casque à cornes est devenu vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l’accessoire emblématique du viking... et au XXI<sup>e</sup> siècle celui du souci d’historicité ! Voir Pierre-Brice Stahl, « “Dis donc toi, avec ton casque à cornes !” Le Viking et son casque », in Florian Besson et Justine Breton (dir.), *Kaamelott, un livre d’histoire*, Paris, Vendémiaire, 2018, p. 221-228.

<sup>72</sup> Bruno Dumézil (Sorbonne Université), « De Siegfried à Khal Drogo : le barbare dans les œuvres de fiction, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 16 mars 2017. Voir aussi Id. (dir.), *Les Barbares*, *op. cit.*

sont des consommateurs de viande et de gibier, de beurre et de bière, et surtout des mangeurs et buveurs incapables de modération<sup>73</sup>. Partagés par les savants et par la culture de masse, ces traits reviennent dans nombre de productions contemporaines. Ainsi la bande dessinée viking, étudiée par Fabrice Preyat, véhicule les mêmes lieux communs<sup>74</sup>, comme le montre entre autres la longue série *Thorgal* de Rosinski et Van Hamme, qui depuis sa création en 1977 dérive peu à peu du viking historique (certes interprété avec une grande liberté) vers le barbare de *fantasy* et abandonne toute référence à une période historique bien déterminée.

L'ambivalence de *Thorgal* nous conduit à l'usage du Nord dans le vaste domaine de la *fantasy*. S'il est illustré de manière éclatante par l'œuvre romanesque de Tolkien, cet usage ne commence pas avec lui<sup>75</sup>. Marc Rolland a rappelé combien les « précurseurs de la *fantasy* » ont été sensibles à la figure du barbare et à l'exaltation de la *Northernness*<sup>76</sup> : leurs œuvres doivent être comprises dans le cadre de la véritable « mode barbare », teintée d'un fort germanisme, qu'on observe au tournant du siècle en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Allemagne. Comme l'a montré le même auteur dans une autre intervention, le rôle joué par William Morris (1834-1896) dans l'acclimatation de la matière du Nord en Angleterre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fut déterminant<sup>77</sup> : à travers sa maison d'édition Kelmscott Press et sa collaboration avec l'Islandais Eiríkr Magnússon (1833-1913), avec qui il a traduit et publié plusieurs textes majeurs, il a puissamment contribué à populariser les sagas dans la seconde moitié de la période victorienne. Mais Morris fut aussi un des précurseurs de la *fantasy* : ses romans *The House of the Wolfings*

---

<sup>73</sup> Alban Gautier, « Bière et hydromel », « Lait et beurre » et « Vices et vertus », dans Dumézil (dir.), *Les Barbares*, op. cit., p. 320-322, p. 841-843 et p. 1369-1372.

<sup>74</sup> Fabrice Preyat (Université libre de Bruxelles), « Bande dessinée et mythe(s) nordique(s). Méprises et écriture de l'histoire », communication présentée à Bruxelles le 20 mai 2016.

<sup>75</sup> Besson, *La fantasy*, op. cit., chap. 16 : « La *fantasy* commence-t-elle avec Tolkien ? ».

<sup>76</sup> Marc Rolland, « Barbares chez les précurseurs de la *fantasy* », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 16 mars 2017.

<sup>77</sup> Marc Rolland, « William Morris et la “ matière du Nord ” », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 18 mars 2016. Voir aussi Id., « William Morris », in Besson (dir.), *Dictionnaire de la fantasy*, op. cit., p. 261-262, et Id., « William Morris et la *Northernness* : Éloge de la Valkyrie », in Ballotti, McKeown et Toudoire-Surlapierre (dir.), *De la Nordicité au boréalisme*, op. cit., p. 135-154.

(1888) et *The Roots of the Mountains* (1890) sont parmi les premiers à proposer cette combinaison de pseudo-histoire, d'aventure et de « construction d'un monde » nordique et médiéval qui sera au centre de l'œuvre romanesque de son principal émule, Tolkien, qui dans son enfance a dévoré cette littérature<sup>78</sup>. Laura Muller-Thoma s'est quant à elle intéressée à l'après-Tolkien<sup>79</sup> : l'inspiration septentrionale reste une des principales sources où s'abreuve la *fantasy* la plus récente, y compris en revenant aux textes médiévaux afin de définir de nouvelles positions par rapport à la référence que reste Tolkien, mais aussi à l'interprétation graphique qu'en ont donné les films de Peter Jackson en 2001-2003. Les contes de Grimm ou l'*Edda en prose* de Snorri sont ainsi mis à contribution, directement ou *via* des compendiums et des réécritures, par exemple par l'Américain Neil Gaiman dans son roman *American Gods* paru en 2001. Ainsi l'image des Nains de *fantasy* (avec majuscule depuis Tolkien), créatures « septentrionales » et « barbares » par excellence, n'est ordinairement qu'une variation sur la représentation qu'en a donnée le maître d'Oxford : hirsutes et barbus, armés de hache, rudes et virils, ils vivent bien entendu dans le Nord !

L'œuvre de Tolkien est, on le voit, au centre des réécritures contemporaines et de l'image que le public se fait aujourd'hui des Nordes médiévaux<sup>80</sup>. Mais Tolkien n'était pas seulement un romancier et son cas illustre le fait que, comme on l'oublie trop souvent, l'inspiration septentrionale et barbare dans les arts ne se résume pas aux formes narratives. Vincent Ferré a retracé pour nous l'inspiration poétique de Tolkien à travers deux œuvres composées à deux moments très différents de sa carrière<sup>81</sup> : *The Legend of Sigurd and Gudrun*, long poème épique composé vers 1930 et publié en 2009, et *The Homecoming*

<sup>78</sup> Michael W. Perry, « Morris, William », in Michael D. C. Drout (dir.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, Abingdon-New York, Routledge, 2007, p. 440-441.

<sup>79</sup> Laura Muller-Thoma (Université d'Artois), « Folklore germanique et *fantasy* », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 18 mars 2016.

<sup>80</sup> Il n'est pas question de donner ici une bibliographie, même indicative, sur cet auteur. Un grand nombre d'études sont résumées (avec références bibliographiques) dans Drout (dir.), *J. R. R. Tolkien Encyclopedia*, *op. cit.* ; on renverra le lecteur francophone vers Vincent Ferré (dir.), *Dictionnaire Tolkien*, Paris, Bragelonne, 2019.

<sup>81</sup> Vincent Ferré (Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne), « Transposition de l'héritage poétique nordique et enjeux politiques dans l'œuvre de J.R.R. Tolkien », communication présentée à Lille le 5 février 2016. Voir aussi Id., *Lire J.R.R. Tolkien*, Paris, Pocket, 2014.

of *Beorhtnoth Beorhthelm's Son*, un dialogue dramatique initialement composé pour la radio et publié en 1953. Dans un cas comme dans l'autre, Tolkien cherche à se situer face à la matière du Nord, aux valeurs et aux principes qu'elle véhicule et aux instrumentalisation politiques dont elle a fait l'objet de son vivant : son usage systématique de l'adjectif *Nordic* est un moyen de revendiquer pour l'Angleterre et pour lui cette matière médiévale en opposant son écriture « nordique » à celle qu'à ses yeux le national-socialisme avait cherché à confisquer. C'est ce dont témoigne un extrait souvent cité d'une lettre écrite à son fils Michael en juin 1941, où il dénonce Hitler et sa « clique » comme ceux qui vont « ruinant, pervertissant, détournant et rendant à jamais maudit ce noble esprit du Nord, contribution suprême à l'Europe, que j'ai toujours aimé et essayé de présenter sous son vrai jour<sup>82</sup> ». Mais les questions que se posait Tolkien quant à la validité et la pertinence de la matière du Nord dans une écriture contemporaine n'étaient pas que politiques ; elles étaient aussi formelles. Ainsi, comment rendre en anglais la puissance et la concision de la poésie norroise ou anglo-saxonne du Moyen Âge ? Dans *Sigurd et Gudrún* il y répond en adoptant non seulement le mètre allitératif, mais aussi des formes strophiques de huit hémistiches, sur le modèle eddique.

Mais bien sûr, c'est dès avant Tolkien que la poésie anglaise s'était emparée des Nordes médiévaux. La veine romantique nous a été retracée par Marion Gibson, qui a évoqué les références à la mythologie nordique entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les poèmes de Richard Southley (1744-1843), et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ceux de Matthew Arnold (1822-1888)<sup>83</sup> : si le premier, dans « The Death of Odin », exalte la liberté, la sauvagerie et la barbarie des hommes du Nord, le second met en avant le doux Baldr, plus compatible avec le christianisme. Chris Jones nous a présenté d'autres poètes, contemporains de Tolkien ou postérieurs, qui se sont abreuvés à la même source<sup>84</sup>. C'est le cas d'Ezra

<sup>82</sup> J.R.R. Tolkien, *Lettres*, éd. Humphrey Carpenter [2<sup>e</sup> éd., 1995], trad. fr. Delphine Martin, Paris, Christian Bourgois, 2005, n°45, p. 86.

<sup>83</sup> Marion Gibson (University of Exeter), « Northern Paganism and Identity in British Literature », communication présentée à Bruxelles le 12 mai 2017. Voir aussi Ead., *Imagining the Pagan Past. Gods and Goddesses in Literature and History since the Dark Ages*, Londres-New York, Routledge, 2013.

<sup>84</sup> Chris Jones (University of St Andrews), « The Medieval North in Modern English Poetry: Old English in Ezra Pound, W. H. Auden and Seamus Heaney », communication

Pound (1885-1972), dont les sympathies fascistes sont bien connues ; il est l'auteur de plusieurs traductions-adaptations du vieil anglais dans une langue volontairement archaisante et hermétique. Dans *The Age of Anxiety*, paru en 1947, Wystan Hugh Auden (1907-1973) – qui s'était inventé une mythologie personnelle et familiale nourrie du Nord – a cherché à restituer ce qu'il identifiait comme une rudesse primitive, gutturale et énergique. Plus récemment, le Nord-Irlandais Seamus Heaney, prix Nobel de littérature en 1998, a titré un de ses ouvrages *North* (1975) – un mot pour le moins exclusif, voire explosif, dans son île natale ; les deux parties du recueil, dont la couverture est illustrée par un bateau viking, sont consacrées respectivement aux « hommes des tourbières » de la préhistoire irlandaise et scandinave et aux « troubles » de l'Irlande contemporaine. Dans le poème éponyme « North », Heaney imagine l'arrivée d'un bateau viking à Dublin et voit ce navire comme une « langue » – *tongue*: muscle mais aussi langage – qui vient lécher l'Irlande. C'est toute la question, présente depuis le haut Moyen Âge mais sans cesse renouvelée et rendue plus brûlante, de l'appartenance de l'Irlande au Nord et du « Nord germanique et viking » à l'histoire irlandaise – corps étranger ou partie prenante de l'identité irlandaise – qui est reposée par le poète à travers sa réappropriation des formes et thèmes de la matière du Nord. La poésie apparaît ainsi comme un des réceptacles les plus porteurs en pays de langue germanique ou celtique ; mais sa prégnance s'étend bien au-delà de ces régions et la France, bien sûr, n'est pas en reste, comme le montre la citation de Leconte de Lisle qui a ouvert notre article<sup>85</sup>.

---

présentée à Lille le 5 février 2016. Voir aussi Chris Jones, *Strange Likeness. The Use of Old English in Twentieth-Century Poetry*, Oxford, Oxford University Press, 2006, et plus récemment Id., « Medievalism in British Poetry », in D'Arcens (dir.), *The Cambridge Companion to Medievalism*, op. cit., p. 14-28.

<sup>85</sup> Sur la poésie française, voir avant tout Régis Boyer, *Le mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Porte-Glaive, 1986. Voir aussi Christopher Lucken, « "Ainsi chantaient quarante mille barbares" : la vocation de la *poésie barbare* chez les Romantiques français », in Juan Rigoli et Carlo Caruso (dir.), *Poétiques barbares / Poetiche barbare*, Ravenna, A. Longo, 1998, p. 153-181.

## Musique et scènes

De nombreux autres arts ont été envisagés sous un angle ou sous un autre au cours du séminaire, mais on terminera ce tour d'horizon par deux exemples à la croisée de la musique, de la narration et des arts picturaux. Parler de réécritures de la matière du Nord sans aborder Richard Wagner (1813-1883) aurait été impossible, mais nous l'avons fait de manière un peu détournée grâce au propos de Roland Van der Hoeven sur l'opéra à Bruxelles<sup>86</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, dans la capitale d'un pays né dans un opéra, 80% des sujets du « grand opéra » européen étaient médiévaux, et ce avant comme après Wagner : pensons entre autres à l'immense succès du *Robert le Diable* de Meyerbeer (1791-1864), créé à Paris en 1831, sur un livret d'Eugène Scribe (1791-1861) et Germain Delavigne (1790-1868), qui raconte l'histoire d'un duc de Normandie au tempérament sombre et violent comme celui de ses ancêtres vikings ; la référence à l'œuvre reviendra d'ailleurs dans *Bruges-la-Morte...* À Bruxelles comme à Paris, il s'agissait souvent de très grands spectacles, avec défilés, ballets, costumes élaborés, chevaux sur scènes, etc. ; logiquement, 80% des costumes d'opéra connus par vingt-trois albums bruxellois réalisés entre 1880 et 1905 sont d'inspiration médiévale. La popularité de l'opéra en Belgique et la réception très froide que le public parisien a réservée à Wagner a fait de Bruxelles la capitale francophone du wagnérisme. C'est là que se rendaient les amateurs français du maître de Bayreuth et que ses émules de langue française (wagnériens de stricte obédience ou symbolistes) ont créé leurs propres œuvres. Cette culture wagnérienne a connu un immense succès qui a percolé à travers toute la société, comme en témoignent la multiplication des salles de spectacles, le soin apporté à la fabrication des costumes, mais aussi les nombreuses parodies, signe indéniable que le wagnérisme était alors une culture partagée bien au-delà des seules élites.

---

<sup>86</sup> Roland Van der Hoeven (Fédération Wallonie-Bruxelles), « Des brumes du Nord aux cafés bruxellois enfumés : Tristan, Mélisande et Artus dans le quotidien fin-de-siècle, 1880-1914 », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 18 mars 2016. Voir aussi Id., « Wagner à Bruxelles. Les mises en scène wagnériennes à Bruxelles (1870-1914) », *Koregos*, 2012, <<http://www.koregos.org/fr/roland-van-der-hoeven-wagner-a-bruxelles/>>, et David Vergauwen, « Wagner en Brussel. Over Henri La Fontaines Wagnervereniging en haar banden met de Brusselse culturele wereld (1870-1900) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 92, 2014, p. 1173-1210.

Un autre exemple musical, bien plus contemporain, nous est offert par le *Viking metal*, sous-genre du *heavy metal*, analysé pour nous par Simon Trafford<sup>87</sup>. Sous des apparences assez uniformes aux yeux du profane qui n’y voit que des variations sur le même motif hyper-viril et néo-païen, le *Viking metal* s’avère d’une grande diversité. Si certains groupes se contentent d’insérer quelques références dans leurs textes et/ou dans l’iconographie de leurs pochettes de disque, affiches, costumes des concerts ou photos des membres du groupe, d’autres s’efforcent d’utiliser des mélodies et des instruments médiévaux reconstitués; certains, minoritaires, vont même jusqu’à chanter des textes en norrois. Ici encore, la musique proprement dite ne peut donc être abordée qu’en conjonction avec les textes et les images produites autour d’elle, ainsi qu’avec les performances. Les clichés présents dans la littérature, le cinéma et les séries – navires, armes, runes, tatouages – y sont abondamment repris. Musiciens et public revendiquent une « philosophie de vie » anti-chrétienne et un fort attachement à la liberté individuelle, et regardent l’époque viking comme un temps de liberté et d’ouverture culturelle avant les « âges obscurs » de l’Église<sup>88</sup>. La confusion entre le viking historique et le barbare de *fantasy* est aussi à l’ordre du jour: le nom même du groupe néo-païen Amon Amarth est un emprunt direct à l’œuvre du catholique Tolkien, qui aurait sans doute été fort surpris d’une telle récupération<sup>89</sup>!

<sup>87</sup> Simon Trafford (University of London, School of Advanced Studies), « *Runar munt þu finna: Singing Rock and Pop in Old Norse* », communication présentée à Lille le 5 février 2016. Voir aussi Id. et Aleksander Pluskowski, « Antichrist Superstars. The Vikings in Hard Rock and Heavy Metal », in Marshall (dir.), *Mass Market Medieval*, op. cit., p. 57-73, et désormais Simon Trafford, « Viking Metal », in Stephen C. Meyer et Kirsten Yri (dir.), *The Oxford Handbook of Music and Medievalism*, Oxford, Oxford University Press, 2020, p. 564-585.

<sup>88</sup> Tison Pugh et Angela Jane Weisl, *Medievalisms. Making the Past in the Present*, Abingdon, Routledge, 2013, p. 109.

<sup>89</sup> Sur cet étrange rapprochement, voir Nicolas Meylan, « Les géants sur la carte: *Eddas*, Tolkien et Viking metal », *Asdiwal*, 8, 2013, p. 83-98. Sur le rapport (complexe) du chrétien Tolkien au paganisme, voir Paul E. Kerry (dir.), *The Ring and the Cross. Christianity and the Lord of the Rings*, Madison (NJ), Fairleigh Dickinson University Press, 2011.



## L'usage : pratiques et politiques

Le « rapport d'usage » identifié par Gil Bartholeyns est sans doute le moins étudié des trois et le moins bien individualisé dans la littérature scientifique. Ce rapport plus immédiat au passé ne se soucie ni de mémoire ni d'histoire mais fait du passé un réservoir auquel on puise sans grands scrupules et à des fins diverses. Cet « usage » du Moyen Âge septentrional est donc *a priori* moins réfléchi, et en tout cas moins distancé que les discours savants et les œuvres d'art. Les agents sociaux ont en effet la capacité (dont ils usent) de se saisir directement de schèmes et de tropes, éventuellement élaborés à l'origine par les savants (médiévistes) et par les artistes (romanciers, peintres, musiciens, cinéastes, etc.), et de les mettre au service de leurs propres pratiques sociales et/ou individuelles : le passé, qu'il soit redessiné par les savants ou par les artistes puisqu'aussi bien il reste inaccessible, devient un lieu où l'on vient se fournir en références, clichés, situations, personnages, etc.

Au cours du séminaire, nous avons distingué, là encore assez artificiellement et surtout par souci de clarté, trois types d'usages : politiques, récréatifs et spirituels. Pour les analyser, certaines sources sont les mêmes que pour les deux premiers domaines : les livres d'histoire et les œuvres d'art témoignent eux aussi d'« usages » du passé ; mais pour bien les comprendre, la recherche doit s'élargir à d'innombrables autres sources. Le spécialiste des médias James Lull invite ses étudiants à interroger les timbres-poste<sup>90</sup>, les vitrines des magasins, les autocollants sur les voitures, les tee-shirts, les menus de restaurant<sup>91</sup>. Pour sa thèse sur l'image des vikings dans la culture britannique contemporaine, Alexandra Service a ainsi fait appel à une grande variété de sources de la vie quotidienne, observant comment le « casque à cornes » ou le « drakkar » sont enrôlés dans une foule d'entreprises à travers des produits promotionnels qui signifient tous la même chose : nous sommes les meilleurs, les plus forts, les plus engagés, nous sommes les vikings d'aujourd'hui. Ce message est décliné indéfiniment, bien au-delà des trois domaines que nous avons délimités, et les vikings (ou plutôt

---

<sup>90</sup> De fait, ce sont des timbres qui ont illustré, trois années de suite, les affiches de notre séminaire.

<sup>91</sup> James Lull, *Media, Communication, Culture : A Global Approach*, Oxford, Blackwell, 1995, p. 9.

les clichés sur les vikings) peuvent inspirer un ouvrage de marketing, proclamer l'efficacité d'un serrurier, figurer sur un paquet de céréales ou fournir l'iconographie d'un jeu à gratter<sup>92</sup>.

### Usages politiques : un très large éventail

Le Moyen Âge septentrional a constitué, dès l'époque d'Olaus Magnus mais plus encore au cours des deux derniers siècles, un réservoir inépuisable de références politiques. C'est le cas, d'abord et de manière évidente, pour les extrêmes droites. Nous n'avons pas souhaité nous attarder trop longuement sur ces usages bien connus et abondamment étudiés, leurs déclinaisons germanistes, celtistes ou slavistes ayant fait l'objet de nombreux travaux<sup>93</sup>. Ainsi l'utilisation du Nord médiéval par le nazisme est un champ bien balisé – par exemple autour de son instrumentalisation de l'archéologie<sup>94</sup> –, de nombreux auteurs en ayant en outre relativisé certains aspects : d'autres références historiques ont été tout aussi importantes<sup>95</sup> ; la fascination fanatique pour le Nord était plutôt caractéristique de certains cercles du régime, en particulier la

---

<sup>92</sup> De nombreux cas sont décrits dans Service, « Popular Vikings », *op. cit.* Les exemples plus récents abondent et l'on ne citera que deux cas qui nous ont semblé aussi significatifs qu'incongrus. Le livre de Steve Strid et Claes Andréasson, *The Viking Manifesto: The Scandinavian Approach to Business and Blasphemy*, Singapour, Marshall Cavendish, 2008, propose à ses acquéreurs d'adopter la « méthode viking » de management et de marketing ; on nous permettra de citer, par pur plaisir, un extrait de la 4<sup>e</sup> de couverture (nous traduisons) : « Au début, les Vikings buvaient des canons dans le crâne de leurs ennemis, et aujourd'hui ils vendent des meubles dans des cartons tout plats. Venus d'une civilisation fondée sur le pillage et le butin, ils nous ont donné le prix Nobel et IKEA. Les Vikings sont de retour, et cette fois, *they mean business.* » Quant au jeu en ligne « Viking Story », lancé par la Française des Jeux en 2019, l'internaute y est invité, après avoir misé, à « gratter » virtuellement des cases disposées sur un drakkar et qui représentent une pièce d'or, une vache, une épée, un bouclier ou un casque... à cornes, bien entendu !

<sup>93</sup> On trouvera un utile résumé des versions germanistes et celtistes dans Tommaso di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge* [2011], trad. fr. Michèle Grévin, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, chap. VIII : « Guerriers du Walhalla : un Moyen Âge du Grand Nord », et chap. IX : « Druides et bardes : un Moyen Âge celtique ». Notre séminaire s'est clos le 12 mai 2017 sur une table ronde réunissant l'auteur, sa traductrice Michèle Grévin et son préfacier Benoît Grévin.

<sup>94</sup> Voir entre autres Bettina Arnold, « The Past as Propaganda: Totalitarian Archaeology in Nazi Germany », *Antiquity*, 64, 1990, p. 464-478.

<sup>95</sup> Notons, par exemple, le rapport à l'Antiquité classique : Johann Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.

SS et l'Ahnenerbe<sup>96</sup>; enfin, leur rapport aux grandes figures réputées nordiques et/ou germaniques du Moyen Âge pouvait lui-même s'avérer très ambigu<sup>97</sup>.

Cet usage du Nord par l'extrême droite est aujourd'hui vivace. En Amérique, les *hate groups* suprématistes blancs des États-Unis, dont un grand nombre épousent ces doctrines et adoptent des symboles devenus de véritables *topoi* (croix celtique, runes, tatouages, etc.), font l'objet d'une attention renouvelée, la bibliographie sur ce sujet devenant pléthorique depuis quelques années<sup>98</sup>. Mais l'Europe n'est pas en reste<sup>99</sup>. En France et en Belgique, la «Nouvelle Droite» lui a donné un nouveau souffle à partir des années 1970 et – non sans soutien de la part de certains milieux académiques – l'a parée d'une respectabilité pseudo-scientifique<sup>100</sup>; ainsi, ses tenants publient force travaux visant à montrer, au mépris de toute science, que le Nord était la région d'origine des Indo-Européens, aussi appelé par eux Aryens<sup>101</sup>. Stéphane François nous a aussi montré comment le mythe viking avait

---

<sup>96</sup> Dans la bibliographie francophone, on citera Stéphane François, *Les mystères du nazisme. Aux sources d'un fantasme contemporain*, Paris, Presses universitaires de France, 2015, et Johann Chapoutot, *La révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017.

<sup>97</sup> Pensons à l'ambivalence du regard porté sur Charlemagne, à la fois plus grand conquérant et souverain germanique du Moyen Âge et « boucher des Saxons » : Alain Brose, « Charlemagne dans l'idéologie nationale-socialiste », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 93, 2015, p. 811-842.

<sup>98</sup> Voir par ex. Mattias Gardell, *Gods of the Blood. The Pagan Revival and White Suprematism*, Durham (NC), Duke University Press, 2003.

<sup>99</sup> Pour les pays nordiques, voir Simon Lebouteiller, « Les droites extrêmes et populistes scandinaves et les Vikings: constructions, formes et usages d'un mythe identitaire contemporain », *Nordiques*, 29, 2015, p. 111-123.

<sup>100</sup> Voir la synthèse de Stéphane François, *Au-delà des vents du Nord. L'extrême droite française, le pôle Nord et les Indo-Européens*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014, qui cite entre autres les livres de Jean Haudry, par ex. son « Que sais-je » sur *Les Indo-Européens* paru en 1981.

<sup>101</sup> Rappelons qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas de consensus sur l'origine des Indo-Européens, mais que les hypothèses raisonnables sont de trois ordres : une origine dans les steppes euro-asiatiques, en particulier au nord de la mer Noire (chez Marija Gimbutas ou Bernard Sergent), une origine anatolienne (chez Colin Renfrew), une construction de la famille des langues indo-européennes par échanges réciproques et donc sans région d'origine unique (chez Jean-Paul Demoule) ; l'hypothèse nordique, jadis défendue par Gustav Kossinna et reprise par Jean Haudry, est désormais rejetée dans la bibliographie sérieuse. Toutes ces possibilités sont résumées et discutées dans le livre (à thèse) de Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014.

été réinvesti dès la fin des années 1940<sup>102</sup> : moins connoté que le mythe aryen, il s'est régulièrement substitué à lui pour défendre les mêmes thèses suprématistes et antisémites en leur donnant un tour plus consensuel. En France, ce travail a été singulièrement effectué par et autour de Jean Mabire (1927-2006), fondateur ou inspirateur des revues normandes *Viking* (1949-1958) et *Heimdal* (depuis 1971, adossée à une maison d'édition) : la seconde véhicule souvent les mêmes idées, mais en les présentant de manière édulcorée, empreinte de régionalisme, et parle d'une « âme normande » ou d'un « héritage scandinave » plutôt que du « sang nordique » souvent invoqué dans *Viking* ; mais l'identité des auteurs et la teneur des propos publiés montrent bien que les liens avec l'extrême droite néo-païenne restent tout aussi importants<sup>103</sup>.

Derrière l'éloge en apparence inoffensif et folklorique d'un certain Nord médiéval, on a donc bien souvent, de manière continue et relayée par de nombreux canaux qui, avec Internet, montent sans cesse en puissance, une apologie du racisme et parfois du nazisme. Même si des exceptions existent et ne doivent pas être occultées, les images qu'emploie le *Viking metal* peuvent véhiculer une idéologie d'extrême-droite ou être perçus comme tels par certains publics<sup>104</sup> ; une branche du *black metal* se définit ainsi sous l'appellation de *National-Socialist black metal* (NSBM). L'origine de ces clichés n'est d'ailleurs pas toujours bien comprise par les artistes qui y puisent leur inspiration, comme le montrent certains albums de la série *Thorgal* dont le scénario, par goût de l'aventure, du mystère et d'un certain ésotérisme, relaie ces idées, probablement sans en connaître la provenance<sup>105</sup>. Les vikings y sont en effet présentés comme des créateurs de civilisations, y compris dans

<sup>102</sup> Stéphane François, « Le mythe viking dans les extrêmes droites françaises et belges », communication présentée à Lille le 20 janvier 2017. Voir désormais Id., « L'imaginaire viking et les extrêmes droites française et belge contemporaines », *Nordiques*, 37, 2019, p. 113-130, et Id., « Le Moyen Âge idéalisé de l'extrême droite européenne », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 32/2, 2020, p. 217-231. Voir aussi Arnaud Brennetot, « Le régionalisme politique et la Normandie. Histoire d'une évidence contrariée », in Christian Amalvi, François Guillet et Odile Parsis-Barubé (dir.), *Mémoires normandes. Pour une autre histoire de Normandie*, Paris, Michel Houdiard, à paraître en 2021.

<sup>103</sup> Benoit Marpeau, « Le rêve nordique de Jean Mabire », *Annales de Normandie*, 43/3, 1993, p. 215-241.

<sup>104</sup> Stéphane François, *La Musique européenne. Ethnographie politique d'une subculture de droite*, Paris, L'Harmattan, 2006.

<sup>105</sup> Fabrice Preyat, « Bande dessinée et mythe(s) nordique(s) », cité *supra*.

l'Amérique précolombienne: l'idée ici sous-entendue est que, toute civilisation authentique ne pouvant qu'être blanche et nordique, les impressionnantes réalisations des Mayas et des Aztèques n'ont pu voir le jour que grâce à des vikings qui auraient poursuivi leur navigation au-delà du mythe Vinland.

Si ces usages à droite de la droite sont connus, les Nord médiévaux ont aussi été utilisés à gauche<sup>106</sup>. Ces emplois diamétralement opposés d'une même référence ne doivent pas nous étonner car, comme l'ont montré entre autres Umberto Eco, Christian Amalvi et plus récemment Tommaso di Carpegna Falconieri et David Matthews, le Moyen Âge est caractérisé dans la réception contemporaine par une profonde ambivalence<sup>107</sup>. Il y a un Moyen Âge lumineux – héroïque, chevaleresque, romantique, porteur de valeurs positives et dont le « retour » est souhaité – et un Moyen Âge obscur – gothique, grotesque, barbare, brutal et menaçant, dont le « retour » est redouté<sup>108</sup>. Ce qui frappe, c'est à quel point cette ambivalence est recoupée, et donc renforcée, par une ambivalence comparable à l'égard du Nord. Il existe en effet dans nos imaginaires un Nord « lumineux » et un Nord « obscur », l'aurore boréale le disputant à la nuit perpétuelle dans un Arctique où, à six mois de lumière aveuglante dans la blancheur de la neige, succèdent six mois de ténèbres impénétrables. Cette ambiguïté du discours est présente dès Strabon et Tacite, la *Germanie* étant un des textes fondateurs de ce type de discours politique, mais c'est à nouveau avec Olaus Magnus qu'elle devient centrale et inextricablement associée au Moyen Âge. On la retrouve en France chez des auteurs aussi divers que Montesquieu, Augustin Thierry ou Leconte de Lisle.

Le caractère essentiellement médiéval du Nord se vérifie dans bien des contextes, et donc aussi en politique. Redisons-le, le « vrai Nord » est médiéval, et le « vrai Moyen Âge » est nordique. Cette équivalence a de fortes conséquences en termes de discours politique: on a souvent cherché dans le Nord et dans le Moyen Âge une pureté politique originelle, souvent liée à l'idée de liberté. Au XVIII<sup>e</sup> et plus encore

<sup>106</sup> Di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant*, op. cit., chap. VI: « Le peuple et les saltimbanques: un Moyen Âge anarchique et de gauche ».

<sup>107</sup> Umberto Eco, « Dreaming of the Middle Ages », in Id., *Travels in Hyperreality*, trad. angl. William Weaver, San Diego, Harcourt, 1986, p. 61-72; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, op. cit.; Di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant*, op. cit., p. 20-21.

<sup>108</sup> Matthews, *Medievalism*, op. cit., p. 15-16.

au XIX<sup>e</sup> siècle, on se réfère abondamment à la « liberté » originelle et substantielle des peuples du Nord. La « constitution anglaise », tant vantée à l'époque victorienne, serait née dans les forêts de la Germanie – et le mot « forêts » est ici tout aussi important que le mot « Germanie » car les deux termes se réfèrent également au Nord, au médiévalisme et à Tacite : la classique et monumentale *Histoire constitutionnelle* de William Stubbs (1825-1901) s'ouvre sans surprise sur deux chapitres intitulés « Caesar and Tacitus » et « The Angles and Saxons at Home »<sup>109</sup>. C'est toujours vrai au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comme le montre un passage du roman *La Chute du roi*, de l'écrivain danois et prix Nobel de littérature Johannes Jensen (1873-1950). Dans ce roman paru en 1901, l'auteur évoque l'établissement concomitant de l'absolutisme et de la Réforme luthérienne au Danemark : la déposition par la noblesse en 1523 de Christian II, souverain jeune, brillant et brutal, dernier roi catholique du Danemark, marque à la fois la fin du Moyen Âge et celle de la liberté, comme le montre bien l'épisode de l'écrasement de la dernière révolte paysanne au Jutland, qui ne parvient pas à remettre le roi déchu sur le trône :

Ce fut la dernière fois que les paysans danois avaient livré bataille avec le droit de se battre. De fait, ce fut leur dernière victoire. Deux mois plus tard, ce droit leur était dénié, et ils ne furent plus que des émeutiers pour la seule raison qu'ils avaient perdu. À cette occasion, les Danois cessèrent d'être un peuple nordique<sup>110</sup>.

Pour Jensen, « être un peuple nordique », c'est être un peuple libre « comme au Moyen Âge ». Olaus Magnus aurait sans nul doute acquiescé.

De manière plus étonnante, Tommaso di Carpegna Falconieri développe lors du séminaire l'exemple de l'architecture médiévalisante du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup>. L'art « gothique », c'est-à-dire ogival, dont le nom se réfère à des barbares réputés nordiques, est alors le plus souvent identifié comme « septentrional ». Il est donc l'« art national »

<sup>109</sup> William Stubbs, *The Constitutional History of England in Its Origin and Development*, Oxford, Clarendon Press, 3 vol., 1874-1878.

<sup>110</sup> Johannes V. Jensen, *La chute du roi* [1901], trad. fr. Frédéric Durand, Arles, Actes Sud, 1990, p. 223.

<sup>111</sup> Tommaso di Carpegna Falconieri (Università di Urbino), « Les mythes politiques du Nord vus par le Sud européen : mépris, contamination, fusion », communication présentée à Bruxelles le 12 mai 2017.

par excellence en France, en Allemagne et en Angleterre, en un siècle où Français et Allemands se disputent sa paternité. En Italie et dans la péninsule ibérique, il est alors regardé comme l'art de la modernité, du progrès, de la lutte contre le cléricisme et des courants libéraux perçus comme nord-européens. Dans la Catalogne de la Belle Époque, on se voulait septentrional et moderne face à une Espagne intérieure cléricale et traditionnelle, et c'est donc le néo-gothique qui dominait, tout comme dans la construction de la majorité des temples protestants des deux péninsules. Au contraire, dans le Portugal de l'*Estado novo* (1933-1974), l'art roman fut érigé en art national, précisément parce qu'il apparaissait comme méridional, et donc catholique et traditionnel. On notera avec intérêt que, dans les Pays-Bas au sens large, c'est au contraire le néo-gothique qui fut associé au conservatisme catholique – même s'il existe des disciples « laïques » et rationalistes de Viollet-le-Duc, comme Ernest Hendrickx (1844-1892), un des maîtres d'Horta ; le style « national » y est plutôt le néo-Renaissance flamande<sup>112</sup>.

Mais il y a bien des usages qu'on aurait du mal à coller unilatéralement « à gauche » ou « à droite », et qui n'en sont pas moins éminemment politiques. Les Nord(s) médiévaux ont fortement contribué à la longue et complexe entreprise de construction des nations, mais aussi plus modestement à la naissance des régionalismes. Pensons, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, au rapport aux vikings dans la construction d'une identité normande, culminant avec le « millénaire de la Normandie » en 1911<sup>113</sup> ; encore aujourd'hui, des « drakkars » se retrouvent sur les boîtes de camembert, mettant à profit le raccourci hommes du Nord = Normands que Goscinnny et Uderzo ont si bien su exploiter<sup>114</sup>. De même, on relève

---

<sup>112</sup> Voir Benoît Mihail, *Une Flandre à la française: l'identité régionale à l'épreuve du modèle républicain*, Loverval, Labor, 2006, ou encore Alain Dierkens et Benoît Mihail, « Kerk, katholieken en kunst. Onderzoek », *KADOC-Nieuwsbrief*, n° 3, mai-juin 2002 (= *Zilveren Brief. 25 jaar-KADOC-Nieuwsbrief*), p. 20-24.

<sup>113</sup> François Guillet, *Naissance de la Normandie. Genèse et épanouissement d'une image régionale en France, 1750-1850*, Caen, Annales de Normandie, 2000 ; Id., « La commémoration des événements fondateurs de la Normandie », in Amalvi, Guillet et Parsis-Barubé, *Mémoires normandes*, op. cit.

<sup>114</sup> Voir le catalogue de l'exposition *Dragons et drakkars: le mythe viking de la Scandinavie à la Normandie, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Caen, Musée de Normandie, 1996 ; Jean-Marie Levesque, « En rêves et en images... Les Vikings du romantisme au régionalisme », in Élisabeth Ridet (dir.), *Les Vikings dans l'Empire franc. Impact, héritage, imaginaire*, Caen, OREP, 2014, p. 119-127.

une certaine insistance sur le mot « Nord » dans l'affirmation identitaire en Flandre française – mais ici, le nom du département compte sans doute autant que celui du point cardinal... Ce qui vaut pour les identités régionales vaut aussi à d'autres échelons. Lars Bisgaard nous a ainsi montré comment un objet, la corne à boire, a pu servir à exprimer une identité danoise, scandinave ou nordique<sup>115</sup> : dès 1633, l'œuvre de l'antiquaire Ole Worm contient un petit traité sur la corne à boire, vue comme typique des peuples du Nord ; en 1872, des citoyens offrent pour son anniversaire à l'écrivain « national » danois B. S. Ingemann, auteur de romans historiques, une reproduction de la « corne Oldenburg », un objet des années 1470 considéré comme un trésor national. Ces deux exemples montrent combien, d'une période à l'autre, la signification prêtée à la corne à boire peut changer du tout au tout puisqu'elle est tantôt dynastique (Oldenburg étant le nom de la dynastie régnante), tantôt païenne, tantôt nationale ; mais elle se rattache toujours à une septentrionalité médiévale, quels que soient le Nord et le Moyen Âge effectivement envisagés<sup>116</sup>.

Le temps des nationalismes au XIX<sup>e</sup> siècle a bien entendu été un moment d'usage des Nordes médiévaux, et d'abord en Scandinavie. Jean-Louis Parmentier a étudié l'utilisation des sagas islandaises en Norvège pendant les décennies qui encadrent l'indépendance du pays en 1905<sup>117</sup>. Dans un pays qui cherche à se définir face à ses deux voisins – le Danemark qui l'a gouverné jusqu'en 1814 et la Suède alors dominante – la langue norroise et la référence à l'Islande médiévale deviennent des moyens de se singulariser, de se proclamer à la fois plus septentrionaux et plus médiévaux, et donc plus authentiques, que les autres nations scandinaves. *L'Histoire des rois de Norvège* de Snorri Sturluson, composée au XIII<sup>e</sup> siècle, devient alors une œuvre nationale dont le Storting (le parlement d'Oslo) commande deux traductions,

<sup>115</sup> Lars Bisgaard (Syddansk Universitet, Odense), « Drinking Horns: a Nordic Peculiarity? », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 27 mars 2015. Voir aussi Id., « Wine and Beer in Medieval Scandinavia », in Kirsi Salonen, Kurt Villads Jensen et Torstein Jørgensen (dir.), *Medieval Christianity in the North: New Studies*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 67-87.

<sup>116</sup> Vivian Etting, *The Story of the Drinking Horn. Drinking Culture in Scandinavia during the Middle Ages*, Copenhagen, The National Museum of Denmark, 2013.

<sup>117</sup> Jean-Louis Parmentier (Université de Caen Normandie), « Les sagas dans la construction d'une identité norvégienne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: quel régime d'historicité? », communication présentée à Lille le 20 janvier 2017.



une en *riksmål* (la «langue du pouvoir», écrite et urbaine, proche du danois) et l'autre en *landsmål* (la «langue du pays», inspirée des dialectes des fjords de l'ouest), qui paraissent en 1899, agrémentées de bois du jeune graveur Halfdan Egedius (1877-1899)<sup>118</sup>. Ces traductions et leurs illustrations trouvent une place centrale dans les écoles primaires du pays et contribuent à forger une identité commune dans un pays linguistiquement divisé.

Autre exemple développé au cours du séminaire, la construction d'une identité belge a aussi puisé aux Nordes médiévaux, surtout à partir du retournement de tendance qui a eu lieu vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et dont le roman *Bruges-la-Morte* ou *l'Histoire de Belgique* d'Henri Pirenne (1862-1935) témoignent à leur manière<sup>119</sup>. Tandis qu'après l'indépendance, les auteurs avaient plutôt eu tendance à rejeter l'époque «bourguignonne» comme un temps de domination étrangère, après 1890 on a érigé le «siècle Valois» en moment central de l'identité belge<sup>120</sup>. Ce moment charnière a aussi été mis en avant par Sébastien Clerbois, qui a évoqué les grandes expositions de primitifs flamands qui ont eu lieu à Bruges en 1902 et 1907 et les travaux du peintre et critique d'art Jules du Jardin (1863-1910)<sup>121</sup> : entre 1896 et 1900, celui-ci a écrit le premier grand livre sur la peinture flamande, intitulé *L'art flamand*, et a constitué le corpus d'un «art belge», catholique et spiritualiste, voire mystique, dont l'espace-temps de référence est précisément la fin du Moyen Âge et le «Nord des villes du Nord». Dans *L'École belge de peinture*, paru en 1906, l'écrivain Camille Lemonnier (1844-1913) a pour ainsi dire verrouillé cette approche en définissant une peinture du Nord libre de toute influence étrangère (c'est-à-dire méridionale : française ou italienne), fondée sur un tempérament spécifique qui serait encore à l'œuvre parmi les artistes belges de son temps. Face au modèle français, l'art belge se définit donc comme un art du Nord, moins

---

<sup>118</sup> Sandra Ballif Straubhaar, «Gustav Storm's 1899 *Heimskringla* as a Norwegian Nationalist Genesis Narrative», *Tijdschrift voor Skandinavistiek*, 20/2, 1999, p. 101-124.

<sup>119</sup> Les sept volumes de *l'Histoire de Belgique* sont parus entre 1900 et 1932.

<sup>120</sup> Bousmar, «Les anciens Pays-Bas et le monde bourguignon», cité *supra*. Voir aussi les travaux de Jean Stengers, notamment *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*, t. 1 : *Les racines de la Belgique – Jusqu'à la révolution de 1830*, Bruxelles, Racine, 2000.

<sup>121</sup> Sébastien Clerbois, «La relecture symboliste des "Primitifs" flamands et italiens : pour une peinture du Nord?», communication présentée à Bruxelles le 20 mai 2016.

cérébral, plus attaché aux attitudes, aux émotions, à la spontanéité... et dont le Moyen Âge finissant est le principal terreau.

Même la construction européenne, dont on connaît bien le recours au Moyen Âge<sup>122</sup>, a pu faire appel à certains clichés. Jean-Michel Picard et Ian Wood nous ont rappelé comment, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la figure de saint Colomban fut à nouveau mise en avant comme un modèle alternatif, insistant sur les dimensions « occidentale », catholique et celtique, à opposer tant au néo-paganisme germanique nazi qu'au communisme « oriental ». Le congrès colombanien tenu à Luxeuil en 1950 n'a pas réuni que des historiens et des philologues puisqu'on y a vu un grand nombre de prélats (dont le nonce), mais aussi des politiques français et irlandais, au premier rang desquels Robert Schuman (1886-1963), alors ministre des Affaires étrangères<sup>123</sup>. On a bien là deux visions du Nord médiéval comme matrice de l'unité européenne : aux références caricaturales sur le Nord mobilisées par le régime hitlérien, qui avait voulu unifier l'Europe derrière un usage de la matière qui sert désormais de repoussoir, il s'agit d'opposer une autre vision des espaces septentrionaux, synonyme de sauvegarde de la civilisation dans les brumes d'un Nord(-Ouest) irlandais.

#### **Usages récréatifs : s'immerger dans un Nord médiéval**

Les usages récréatifs sont eux aussi d'un grand intérêt. L'importance du Moyen Âge dans l'industrie du divertissement apparaît liée au fait que le Moyen Âge est singulièrement associé à l'enfance. De fait, pour être plus précis et opérer une distinction interne au Moyen Âge, si l'époque barbare est bien « l'enfance des nations<sup>124</sup> », le Moyen Âge « classique », celui des chevaliers et des châteaux forts, est perçu comme une période adolescente, et l'on retrouve ici cette idée d'entre-deux. Le lien est donc étroit entre Moyen Âge et enfance ou adolescence, entre Moyen Âge et éducation, mais aussi entre Moyen Âge et récréation : d'ailleurs, le Moyen Âge étant conçu comme l'enfance de la modernité, les productions culturelles médiévalistes ont souvent été regardées

<sup>122</sup> Voir la synthèse proposée par Di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant*, *op. cit.*, chap. XII : « Empereurs et voyageurs : un Moyen Âge de l'Europe unie ».

<sup>123</sup> Jean-Michel Picard, « Saint Colomban et l'Europe barbare », et Ian N. Wood, « The Introduction of the Old North », cités *supra*. On lira avec intérêt les contributions et le paratexte des actes de ce congrès, *Mélanges colombaniens*, Luxeuil, Association des amis de Saint-Colomban, 1951.

<sup>124</sup> Geary, *Quand les nations refont l'histoire*, *op. cit.*

comme infantiles, légères, peu exigeantes<sup>125</sup>. Ainsi le Moyen Âge est convoqué pour former la jeunesse, comme nous l'a montré William Blanc<sup>126</sup>. Dans les États-Unis des années 1900, le pasteur William Forbush (1868-1927), directeur de l'American Institute of Boy Life, encourage la création de compagnies de jeunes « chevaliers », chaque groupe étant encadré par un « Merlin » et élisant leur roi Arthur ; l'ordre comptait 20 000 adhérents en 1910. S'il convient de replacer cet exemple dans le contexte plus large d'un *fraternalism* états-unien qui n'est pas toujours – loin s'en faut – médiévaliste<sup>127</sup>, William Blanc propose de lier les origines du mouvement scout à une volonté de reconstituer des « ordres de chevalerie » d'inspiration médiévale : de fait, le premier camp scout en 1907 eut pour thème le mythe arthurien.

Le Nord médiéval étant en quelque sorte « plus médiéval que le médiéval », il est encore plus éminemment convoqué dans des productions destinées à l'enfance : cela explique sa présence massive dans l'univers du divertissement et du jeu. À travers son analyse d'un jeu vidéo récent, *Age of Conan : Hyborian Adventures* (2008), sur lequel a porté sa thèse de doctorat<sup>128</sup>, Laurent Di Filippo a montré comment l'industrie du divertissement est l'héritière d'une réception non linéaire et complexe des Nordes médiévaux<sup>129</sup>. L'image du viking et du barbare du Nord y est surtout médiatisée à travers les romans de Robert E. Howard (1906-1936), dont l'œuvre – le cycle de « Conan le barbare » –

---

<sup>125</sup> Matthews, *Medievalism*, *op. cit.*, p. 118-119.

<sup>126</sup> William Blanc (École des Hautes Études en Sciences Sociales), « Usages politiques et sociaux du mythe arthurien à l'époque contemporaine », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 17 mars 2017. Voir aussi Id., *Le roi Arthur : un mythe contemporain*, Paris, Libertalia, 2016, chap. III : « La chevalerie arthurienne américaine ».

<sup>127</sup> Voir les études réunies par William D. Moore et Mark A. Tabbert, *Secret Societies in America: Foundational Studies of Fraternalism*, La Nouvelle-Orléans, Cornerstone Books, 2011.

<sup>128</sup> Laurent Di Filippo, *Du mythe au jeu. Approche anthropo-communicationnelle du Nord. Des récits médiévaux scandinaves au MMORPG Age of Conan : Hyborian Adventures*, thèse inédite, Université de Lorraine, 2016.

<sup>129</sup> Laurent Di Filippo (Université de Lorraine), « Les références aux récits médiévaux scandinaves dans les jeux contemporains », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 17 mars 2017. Voir aussi Id., « Stereotypes of the North in a Massively Multi-player Role-Playing Game », in Nicolas Meylan et Lukas Rösli (dir.), *Old Norse Myths as Political Ideologies. Critical Studies in the Appropriation of Medieval Narrative*, Turnhout, Brepols, 2020, p. 175-188, et Id., « Nordicité barbare dans les jeux contemporains : entre altérité et identification ludique », in Ballotti, McKeown et Toudoire-Surlapierre (dir.), *De la Nordicité au boréalisme*, *op. cit.*, p. 249-266.

peut être définie comme l'autre grande créatrice, avec celle de Tolkien, du Nord médiéval de la *fantasy*<sup>130</sup>. Ses romans et nouvelles ont donné lieu à toute une production dérivée de *comics*, films, *wargames*, jeux de rôle, jeux de plateau et jeux vidéo sous franchise. La géographie de ces mondes ludiques est en tous points identique à celle de la plupart des univers de *fantasy*, avec un imaginaire des points cardinaux fortement stéréotypé, où le Nord – barbare plutôt qu'arctique, on y reviendra – jouit habituellement d'une valence positive, le héros en étant originaire et le joueur s'y associant le plus volontiers. Insistons au passage sur le fait que ces usages ludiques ne sont pas réservés aux enfants et aux jeunes. Les figures topiques du barbare, du viking ou du chevalier sont convoquées pour répondre à la demande (et pour anticiper la demande) de consommateurs de biens récréatifs dans une société que l'on a pu qualifier d'«adultescente». Bien entendu, il ne s'agit pas ici de porter un jugement de valeur sur les goûts et les pratiques de ces consommateurs. Mais force est de relever, à l'heure des réseaux sociaux et des «communautés» de fans, les continuités (certes plus subtiles qu'on pourrait le penser) entre les pratiques récréatives de l'adolescence et celles de l'âge adulte. Julie Escurignan, spécialiste de *fan studies*, s'est intéressée au *cosplay*, en particulier en lien avec la série télévisée *Game of Thrones*<sup>131</sup>. Ceux et celles qui ont cette activité pour loisir principal participent à des forums de discussion, achètent des produits dérivés, fabriquent à grands frais leurs costumes et leurs bijoux, se réunissent lors de grandes conventions – en 2016, le *Comic Con* de Londres a rassemblé 130 000 visiteurs – et surtout se prennent en photos pour les échanger ensuite sur les réseaux sociaux.

Cette volonté de s'identifier par l'apparence à des univers médiévaux ou médiévalistes et ainsi de «vivre au Moyen Âge», rejoint les pratiques du *reenactment* et de la *living history*, étudiées par plusieurs travaux récents<sup>132</sup>. Mais là encore, «se déguiser en Moyen Âge» peut prendre

<sup>130</sup> Patrice Louinet, «Robert Ervin Howard», in Besson, *Dictionnaire de la fantasy*, op. cit., p. 176-179. Voir aussi Daniel Droixhe, «Souwwwenirs de Conan», *Cahiers internationaux du symbolisme*, 122-124, 2009, p. 147-156.

<sup>131</sup> Julie Escurignan (University of Roehampton), «*Medieval fantasy* et fantaisies médiévales: *cosplay* et créations de fans dans l'univers de *Game of Thrones*», communication présentée à Lille le 20 janvier 2017.

<sup>132</sup> Pour un rapide tour d'horizon des formes d'immersion, voir Pugh et Weisl, *Medievalisms*, op. cit., p. 131-132. Le vocabulaire est analysé par Michael A. Cramer, «*Reenactment*», in Elizabeth Emery et Richard Utz (dir.), *Medievalism: Key Critical*

bien des formes, comme l'a rappelé Anne Besson<sup>133</sup>. Il n'y a qu'à constater pour cela l'ampleur thématique des activités de « re-création » de la *Society for Creative Anachronism*, vénérable institution fondée en 1966, où les Nord médiévaux sont nettement dominants<sup>134</sup>. Ses membres peuvent aussi bien se livrer à la fabrication de bière « médiévale » que composer des « poèmes elfiques » ou reconstituer un casque viking (avec ou sans cornes) : l'essentiel est que d'une manière ou d'une autre cela « fasse médiéval ». Anne Besson a poursuivi l'analyse en développant l'exemple apparemment trivial de la mode du « pyjama licorne » et des usages sociaux qui l'accompagnent (l'organisation de « soirées pyjama » entre filles, adolescentes ou jeunes adultes). Elle a ainsi pu décortiquer les origines et le développement d'usages et de faisceaux de thèmes qui, élaborés et associés entre eux dans des sous-cultures jeunes d'abord limitées et dévalorisées (celles des fanzines, des amateurs de *pulps*), sont progressivement passés dans une culture *geek* plus vaste, puis dans la culture commune, devenant ainsi *mainstream*. À l'autre bout du spectre, des associations ont pour ambition de reconstituer les armes, les vêtements et les objets quotidiens des vikings avec la plus grande exactitude<sup>135</sup>. Ces phénomènes contrastés ne sont pas nouveaux : l'étude par Laurence Rogations de la joaillerie d'inspiration viking au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui s'inscrit dans ce que l'on a appelé le « style dragon » ou *drakstil*, montre bien que le Nord médiéval réinventé pour la consommation peut se traduire par des objets quasi-archéologiques

---

*Terms*, Cambridge, D. S. Brewer, 2014, p. 207-214. Voir aussi Iain McCalman et Paul A. Pickering, « From Realism to the Affective Turn », in Id. (dir.), *Historical Reenactment. From Realism to the Affective Turn*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010, p. 1-17 ; Audrey Tuaille-Demésy, *La re-création du passé : enjeux identitaires et mémoriels. Approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2013.

<sup>133</sup> Anne Besson, « Communautés de fans et sous-cultures en *fantasy* », communication présentée à Boulogne-sur-Mer le 17 mars 2016. Voir désormais son article paru dans Jocely Benoist et Véronique Decaix (dir.), *Licornes : celles qui existent et celles qui n'existent pas*, Paris, Vendémiaire, 2021.

<sup>134</sup> Cramer, « Reenactment », *op. cit.* ; Id., *Medieval Fantasy as Performance: The Society for Creative Anachronism and the Current Middle Ages*, Lanham (MD), Scarecrow Press, 2010.

<sup>135</sup> Le cas de la reconstitution viking est abordé par Martin Bostal, *L'Histoire face à l'histoire vivante. Expérimentation, médiation et représentations à travers la pratique de la reconstitution historique du Moyen Âge*, thèse inédite, Université de Caen Normandie, 2020.

aussi bien que par des produits très éloignés des modèles médiévaux, seuls quelques traits (un entrelacs, une tête d'animal) permettant à l'acheteur d'identifier le produit comme médiéval et viking<sup>136</sup>.

Les industries culturelles et récréatives cherchent donc à fournir à leurs clients des produits qui jouent sur ce rapport à l'enfance et à l'adolescence, souvent formatés pour plaire tout autant à un groupe d'âge qu'à l'autre, et visant à profiter du pouvoir d'achat croissant des uns et des autres. Les Nordes médiévaux, historiques ou revisités par la *fantasy*, se prêtent bien à cet usage commercial qui joue sur la corde de la nostalgie<sup>137</sup>. Pour reprendre une distinction proposée récemment par David Berliner, le Moyen Âge porte en effet tout autant à un sentiment d'endo-nostalgie que d'exo-nostalgie<sup>138</sup>. Une endo-nostalgie d'abord, c'est-à-dire la perception de l'effritement, de la disparition d'un passé vécu par les acteurs : celui de leur propre enfance et adolescence, peuplées de légendes médiévales ou de lectures de *fantasy*, époque simple où les sentiments étaient droits et la vie moins complexe. Le mythe d'un Moyen Âge de chevalerie et d'amour courtois dit précisément cela, car il est un « âge des héros » et une « enfance des nations ». Mais il existe aussi une exo-nostalgie, manifestée à l'égard d'un passé que les acteurs n'ont pas connu et dont ils déplorent néanmoins la perte : comme l'a montré Olivia Angé, c'est celle du passé préindustriel, où le pain avait bon goût et où, si la magie régnait, l'électricité n'existait pas<sup>139</sup> – en d'autres termes, un monde aussi médiéval (et aussi peu médiéval) que l'est l'utopie agrarienne des *News from Nowhere* de William Morris (1890). La plongée dans un tel univers artisanal, « fait main », est un des principaux aspects de l'activité des communautés de *reenactors*. Le Moyen Âge présente l'avantage d'être à la fois un « autre pays », profondément exotique, et « notre pays », « notre passé ». Si l'on ajoute que la prééminence des références anglophones dans les industries du divertissement assure au Moyen Âge – réel ou imaginaire, héritier de Scott autant que de Tolkien ou de Howard – une forme d'hégémonie

<sup>136</sup> Laurence Rogations, « Résurgence de l'art viking à l'époque moderne : l'exemple du mouvement Art nouveau en Scandinavie », *Nordiques*, 29, 2015, p. 63-71.

<sup>137</sup> Le lien entre Moyen Âge et nostalgie est souligné par Matthews, *Medievalism*, *op. cit.*, p. 24-26.

<sup>138</sup> David Berliner, « On exonostalgia », *Anthropological Theory*, 14/4, 2014, p. 373-386.

<sup>139</sup> Olivia Angé, « Le goût d'autrefois. Pain au levain et attachements nostalgiques dans la société contemporaine », *Terrain*, 65, 2015, p. 34-51.

sur les autres discours médiévalistes, on avance vers la compréhension de son omniprésence dans des champs aussi divers que ceux du jeu vidéo, des séries télévisées pseudo-historiques, des *comics* et des films qui en sont dérivés, ou encore du tourisme.

Ce dernier secteur d'activité puise en effet abondamment aux Nords médiévaux. Le touriste étant à la recherche d'une « expérience authentique », les opérateurs cherchent à répondre à cette soif d'authenticité. Pour cela, rien n'est plus utile que la fabrication de *genuine fakes*<sup>140</sup>. Voyage vers un autre monde perçu comme plus authentique, dépaysement qui contraste avec l'artificialité du quotidien, le tourisme joue ainsi sur la corde de la nostalgie que ressentent les touristes en visitant une contrée reculée dont la civilisation est vue par eux comme « sur le point » d'être englobée dans la mondialisation : dans un même mouvement le visiteur se rassure et regrette un bon vieux temps qu'il n'a pas connu<sup>141</sup>. S'immerger dans un Nord médiéval par la visite touristique, c'est donc en quelque sorte expérimenter la manière dont les gens vivaient « avant », en regrettant la disparition de la magie et en se félicitant de l'avènement de l'hygiène dentaire. Cette forme plus ironique ou distanciée de nostalgie est un des ressorts de la visite du Jorvik Centre, à York<sup>142</sup>. Les touristes (et en particulier les enfants et leurs parents, cibles principales visées par la communication du Centre) y embarquent dans de petites nacelles et, franchissant la barrière du temps, pénètrent dans la ville d'York au x<sup>e</sup> siècle – ou plutôt dans une reconstitution bâtie sur le lieu même des fouilles réalisées dans les années 1980. Les bruits, les odeurs, les couleurs sont reconstitués pour une « expérience » de voyage dans le temps. Le dernier automate du parcours est en train de se soulager dans des latrines sommaires :

---

<sup>140</sup> L'expression *genuine fakes* est de Justine Digance et Carole M. Cusack, « Glastonbury: A Tourist Town for All Seasons », in Graham M. S. Dann (dir.), *The Tourist as Metaphor of the Social World*, Wallingford, CABI, 2002, p. 263-280. Sur le tourisme à Tintagel et la vente d'*Excalibur* (*sic*) dans un pub proche du site, on lira les pages de Matthews, *Medievalism*, *op. cit.*, p. 81-83.

<sup>141</sup> Voir par ex., à propos du tourisme occidental au Laos, David Berliner, « Perdre l'esprit du lieu. Les politiques de l'Unesco à Luang Prabang (RDP Lao) », *Terrain*, 55, p. 90-105.

<sup>142</sup> On lira avec intérêt la longue analyse que lui a consacrée Louise D'Arcens, *Comic Medievalism. Laughing at the Middle Ages*, Cambridge, D.S. Brewer, 2014, chap. 7 : « Smelling the Past: Medieval Heritage Tourism and the Phenomenology of Ironic Nostalgia ».

ce clin d'œil, destiné aux enfants autant qu'aux adultes nostalgiques de leur enfance et qui en riront eux-mêmes en famille, permet aussi de clore la visite sur l'impression que ce monde perdu n'était peut-être pas si parfait que cela... Mais l'expérience se termine surtout au magasin où l'on peut acheter le dernier livre de tel ou tel universitaire, un « jeu de société viking », un casque à cornes, de magnifiques reproductions de verrerie alto-médiévale, ou une panoplie grâce à laquelle l'enfant ressemblera autant à Odin qu'au magicien Gandalf!

Le *Jorvik Centre* est typique de cette mode du « tourisme viking », qui connaît un fort succès depuis une vingtaine d'années, et qui part du principe que chaque pays d'Europe possède en quelque sorte un espace – évidemment situé au Nord – autrefois touché par la présence viking et où l'on peut donc revivre aujourd'hui une « expérience » viking à travers les musées, reconstitutions archéologiques et autres parcs à thème<sup>143</sup>. L'idéologie véhiculée par ces « lieux vikings » est d'ailleurs très variable : elle va de l'exaltation politique d'un passé barbare à l'origine de la nation au discours sur le système-monde commercial, maritime et ouvert sur le grand large. Ainsi, si le *Jorvik Centre* promeut avec enthousiasme les thèses iréniques sur le caractère essentiellement commercial des expéditions vikings, le musée de Poznań en Pologne véhicule le mythe contesté des origines vikings de la dynastie des Piast, proposant ainsi un discours alternatif à la position anti-normanniste des programmes scolaires et de la plupart des livres publiés dans le pays<sup>144</sup>.

### Usages spirituels: entre paganisme moderne et christianismes alternatifs

Si les Nords médiévaux sont un réservoir d'authenticité perdue – ou presque perdue, ou sur le point de l'être, ou sur le point d'être reconquise – on comprendra aisément qu'à côté des usages politiques et récréatifs, on doit faire une place à des usages religieux et spirituels. Ceux-ci, d'ailleurs, peuvent se confondre avec les premiers. La petite ville anglaise de Glastonbury est devenue un lieu majeur d'expérience à la

<sup>143</sup> Søren M. Sindbæk, « All in the Same Boat. the Vikings as European and Global Heritage », in Dirk Callebaut, Jan Mařík et Jana Maříková-Kubková (dir.), *Heritage Reinvents Europe*, Jambes, Europae Archaeologiae Consilium, 2013, p. 81-87.

<sup>144</sup> Voir l'analyse de Grégory Cattaneo, « The Scandinavians in Poland: A Re-Evaluation of Perceptions of the Vikings », *Brathair*, 9/2, 2009, p. 2-14.



fois touristique et spirituelle, ses visiteurs souhaitant tous saisir « l'esprit du lieu ». Leur diversité – anglicans ou catholiques en pèlerinage, vacanciers charmés par les connexions arthuriennes et littéraires du lieu, tenants du New Age ou du néo-paganisme, férus de musique alternative attirés par le festival annuel, sans oublier les dizaines de milliers de *day-trippers* qui fréquentent les boutiques médiévalistes – recouvre tout le spectre des usages spirituels et récréatifs de nos Nords médiévaux<sup>145</sup>. À nouveau, il ne s'agit pas de juger les expériences des uns ou des autres. De la retraite dans un monastère jusqu'à un tour dans une « armurerie médiévale », toutes ces formes de visite ont une dimension existentielle ; mais toutes relèvent aussi de la société de consommation, où des « entrepreneurs en expérience » cherchent à susciter la demande et à y répondre. La continuité entre usage récréatif et usage spirituel saute aux yeux.

Le Moyen Âge et les Nords ont donc pu être regardés (ensemble ou non) comme des lieux d'authenticité religieuse, où la religiosité n'était pas déformée par l'institutionnalisation et/ou par la modernité. Or cette conviction peut tout autant se traduire par un rejet radical du christianisme<sup>146</sup> (perçu comme une religion étrangère, importée, dévirilisante, voire sémitique, avec toutes les dérives que l'on imagine) que par une volonté de retourner vers le Moyen Âge nordique pour y retrouver la trace d'un christianisme plus authentique. Bien des « spiritualités nouvelles » se réfèrent ainsi à un Nord médiéval sans nécessairement procéder d'une démarche proprement historique.

C'est le cas, par exemple, des religiosités qui se réclament du paganisme germanique ou celtique « médiéval » : il s'agit bien sûr d'un Moyen Âge au sens très large, qui mord sur l'Antiquité (avec l'univers des Celtes) et sur l'époque moderne (avec la référence aux grands procès de sorcellerie) ; mais dans le médiévalisme des « usages », redisons-le, à peu près tout ce qui est « d'avant » peut être identifié comme « médiéval ». On rappellera d'abord que le « paganisme moderne » ou « néo-paganisme<sup>147</sup> » n'est pas seulement d'extrême droite et qu'il peut au

---

<sup>145</sup> Digance et Cusack, « Glastonbury », *op. cit.*, p. 263-265.

<sup>146</sup> William C. Calin, « Christianity », in Emery et Utz (dir.), *Medievalism: Key Critical Terms*, p. 35-41, relève une nette tendance, dans la culture de masse et les industries de divertissement, à une forme de « déchristianisation du Moyen Âge ».

<sup>147</sup> Les deux locutions sont attestées mais ne sont pas strictement équivalentes. Michael Strmiska, « Modern Paganism in World Cultures. Comparative Perspectives », in Id.

contraire, comme à Glastonbury, être pacifiste, écologiste ou féministe ; il peut aussi se revendiquer apolitique et s'avérer d'une grande souplesse doctrinale. Cette forte variété des positions idéologiques existe aussi bien dans le néo-druidisme, le néo-chamanisme et les néo-paganismes germano-scandinaves (odinisme, wotanisme, *Ásatrú*, *Heathenry*, etc.) que dans les formes néo-slaves ou néo-baltes nombreuses en Europe de l'Est ; elle marque également les syncrétismes nés au xx<sup>e</sup> siècle (New Age, spiritualité de la Grande Déesse, *Wicca*, etc.)<sup>148</sup>. Marion Gibson nous a montré comment, en Grande-Bretagne, l'offre religieuse « païenne » s'est renouvelée à plusieurs reprises entre les premières réinventions du druidisme au xviii<sup>e</sup> siècle et l'après-guerre<sup>149</sup>. Au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, le courant religieux *Wicca* a proposé un « paganisme pour notre temps », à la fois démocrate et féministe... que son fondateur Gerald Gardner (1884-1964) a toutefois prétendu tenir d'une tradition de « sorcellerie » ininterrompue depuis le Moyen Âge. Il est vrai que si, dans la composition de Gardner, la dimension septentrionale (germanique autant que celtique) est forte, celle-ci n'est pas exclusive (on y trouve aussi des éléments d'hermétisme et d'ésotérisme) ; surtout, elle fait appel à toutes les étapes de la réception, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, en puisant en particulier aux travaux de l'égyptologue Margaret Murray (1863-1963), dont le livre *The Witch-Cult in Western*

---

(dir.), *Modern Paganism in World Cultures. Comparative Perspectives*, Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-CLIO, 2005, p. 1-53 (p. 9-10), estime que « paganisme moderne », préféré par les communautés de croyants, est plus respectueux que « néo-paganisme », qui souligne le caractère reconstruit de ces offres religieuses.

<sup>148</sup> Pour un panorama (plutôt bienveillant) des tendances existantes, voir les diverses contributions aux ouvrages dirigés par Michael Strmiska, *Modern Paganism in World Cultures*, op. cit., et Kathryn Rountree (dir.), *Contemporary Pagan and Native Faith Movements in Europe. Colonialist and Nationalist Impulses*, New York-Oxford, Berghahn, 2015. Pour un regard équilibré sur la Scandinavie contemporaine, voir Frédérique Harry, « Le néopaganisme, une religion de la sécularisation », *Nordiques*, 29, 2015, p. 101-109, qui distingue deux tendances principales : un courant majoritaire lié à l'écologie, opérant une forme de bricolage avec une grande souplesse doctrinale, et un courant ethnique, parfois nettement raciste et proche de l'extrême droite. Joshua Rood, « Investigations into Asatru: A Critical Historiography », *Aura: Tidsskrift for akademiske studier av nyreligiositet*, 11/1, 2020, p. 81-95, offre un bulletin critique et récent des publications sur une forme particulière de néo-paganisme d'inspiration scandinave.

<sup>149</sup> Gibson, « Northern Paganism and Identity », cité *supra*.

*Europe* (1921) a contribué à répandre l'idée d'une longue tradition de sorcellerie qui serait reliée à « l'Ancienne religion »<sup>150</sup>.

Du côté des réappropriations chrétiennes, les références aux Nords médiévaux sont particulièrement fréquentes dans l'Europe protestante. De fait, la Réforme s'est construite sur le rejet des développements religieux du millénaire médiéval : dans l'Europe du Nord, la référence à la religiosité médiévale est donc toujours ambiguë, que les auteurs soient eux-mêmes protestants ou catholiques. Pour Olaus Magnus, archevêque d'Uppsala exilé à Rome, le « vrai » Nord, le Nord pur et admirable, était précisément le Nord perdu de la catholicité, dont la population serait restée fidèle aux formes religieuses de ses ancêtres<sup>151</sup> – en cela, bien sûr, il s'illusionnait... De même, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre catholique a pu être regardée comme une *Merry England* festive et vivante que le puritanisme aurait fait disparaître<sup>152</sup>. On peut rapprocher cette idée de l'usage, dans la langue néerlandaise, de l'adjectif *bourgondisch*, littéralement « bourguignon », mais qui veut dire « bon vivant », « rabelaisien » dirions-nous<sup>153</sup>. Le « Nord des villes du Nord » se trouve ainsi érigé en parangon d'une douceur de vivre antérieure à l'austérité calviniste. Mais regretter le bon temps du catholicisme médiéval ne veut pas dire complaisance envers Rome : c'est le passé septentrional que l'on regrette et que l'on veut éventuellement faire revivre.

Dans l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle, le Mouvement d'Oxford a cherché à réinsuffler au sein de l'anglicanisme des éléments de spiritualité catholique, mais en valorisant non pas ce qui venait de France ou d'Italie – pays méridionaux toujours perçus comme « corrompus » – mais les vestiges et les œuvres du passé médiéval insulaire, voire celui transmis par les sagas d'évêques et l'hagiographie islandaise : à nouveau, le rôle de passeur d'Eiríkur Magnússon (1833-1913), qui enseigna la philologie germanique à Cambridge et collabora avec William Morris, s'avère déterminant<sup>154</sup>. Et de fait, il n'y a pas plus attachés au passé

<sup>150</sup> Sur l'histoire de la *Wicca*, voir le bel essai d'ego-histoire de Ronald Hutton, « Writing the History of Witchcraft: A Personal View », *The Pomegranate*, 12/2, 2010, p. 239-262.

<sup>151</sup> Miekkaavaara, « From Pytheas to Olaus Magnus », cité *supra*.

<sup>152</sup> Ronald Hutton, *The Rise and Fall of Merry England, 1400-1700*, Oxford, Oxford University Press, 1994.

<sup>153</sup> Bousmar, « Les anciens Pays-Bas et le monde bourguignon », cité *supra*.

<sup>154</sup> Wawn, *The Vikings and the Victorians*, *op. cit.*, p. 12-13.

national et à l'Église anglo-saxonne, germanique et nordique, d'avant la Conquête normande que des catholiques anglais tels que Tolkien ou le père Lavenham du roman *Anglo-Saxon Attitudes* d'Angus Wilson (1913-1991), publié en 1956. On ne s'étonnera donc pas que plusieurs auteurs attirés par la spiritualité de leur Nord médiéval se soient convertis au catholicisme, quitte à marquer leurs distances avec l'institution ecclésiale et sans pour autant devenir des zéloteurs d'un papisme méridional. Élevés dans la foi protestante, des romanciers tels que Sigrid Undset (1882-1949), Halldór Laxness – encore deux prix Nobel de littérature, le Nord en est plein – et Gilbert Keith Chesterton (1874-1936) ont tous ressenti une forte affinité avec un Moyen Âge septentrional et ont franchi le pas de la conversion. Le roman de Laxness *La Cloche d'Islande*, paru en 1943, est tout à la fois – à l'instar de *La Chute du roi* de Jensen cité plus haut – l'histoire de la fin du Moyen Âge, du catholicisme et de la liberté en Islande...

On terminera ce tour d'horizon avec le cas du christianisme « celtique ». Donald Meek a mené une enquête exhaustive sur ce phénomène à la fois historiographique, littéraire et spirituel, qui se situe donc à la croisée des trois grands champs traités par notre séminaire : histoire, mémoire et usages<sup>155</sup>. Comme il le rappelle d'emblée, il s'agit d'une construction postérieure à 1800 qui ne doit pas être confondue avec le « christianisme médiéval dans les régions celtiques », l'idée d'une « Église celtique » étant d'ailleurs elle-même rejetée dans l'historiographie récente<sup>156</sup>. La locution « christianisme celtique » est née sous la plume d'Ernest Renan (1823-1892) dans *La Poésie des races celtiques*, publié en 1854 ; relayée par Matthew Arnold dans les milieux cultivés dès les années 1860, elle a connu le succès à partir des années 1890 grâce aux *Carmina Gadelica* recueillis par Alexander Carmichael (1832-1912) dans l'ouest de l'Écosse entre 1855 et 1899<sup>157</sup>. Ceux-ci ont fourni la base de toute une littérature de prières, rituels, textes de développement personnel, de sorte que les publications de la nébuleuse *Celtic Christianity* garnissent aujourd'hui les rayonnages des boutiques des sites touristiques et/ou

<sup>155</sup> Donald E. Meek, *The Quest for Celtic Christianity*, Édimbourg, The Handsel Press, 2000.

<sup>156</sup> Wendy Davies, « The Myth of the Celtic Church », in Nancy Edwards et Alan Lane (dir.), *The Early Church in Wales and the West : Recent Work in Early Christian Archaeology, History and Place-Names*, Oxford, Oxbow Books, 1992, p. 12-21.

<sup>157</sup> Meek, *The Quest for Celtic Christianity*, op. cit., p. 49 et 60 sq.

spirituels du Nord et de l'Ouest des îles Britanniques. Ses auteurs, qui se citent surtout entre eux et s'appuient sur une bibliographie ancienne, ont hérité d'idées du XIX<sup>e</sup> siècle sur le « caractère celtique », que l'on peut résumer par l'expression *mists and mysticism*<sup>158</sup>. Ce caractère est censé être lié au climat du Nord(-Ouest) celtique – pluvieux et brumeux plutôt que glacial. La religion qu'imaginent ces ouvrages est donc rêveuse, naturelle, peu institutionnelle, proche des croyances indigènes. Au contraire, le christianisme romain est tenu pour responsable des catéchismes formels; il est cérébral, alors que la version celtique serait artistique et reposerait sur l'imagination. Ici, on redit donc toujours la même chose: le Nord est primitif, il est un conservatoire de formes culturelles disparues dont le *floruit* se situe dans un vague Moyen Âge. On trouve dans cette littérature des propos qui sont autant de variations sur des poncifs: l'ermite celte en harmonie avec la nature et les animaux; la liberté que permet l'absence d'institutions fortes; une forme de simplicité, de spontanéité; la tolérance à l'égard des croyances païennes; et dans certaines versions, le féminisme, ou du moins l'idée que les Celtes chrétiens auraient ménagé une plus grande place au féminin<sup>159</sup>. Quant aux clercs celtes, ils seraient les héritiers du savoir et du rôle social des druides, dont ils auraient pacifiquement assumé l'héritage<sup>160</sup>. Bien sûr, la théologie de ces ouvrages est celle des *Carmina* de Carmichael plutôt que celle des chrétientés celtiques du haut Moyen Âge. À cet égard, l'un des décalages les plus flagrants concerne le rapport au péché et à la pénitence: ignorant l'ensemble des textes pénitentiels alto-médiévaux<sup>161</sup>, on prétend que la spiritualité des Celtes chrétiens insistait sur la bonté naturelle de l'être humain et n'était pas obsédée

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 38. Patrick Sims-Williams, « The Visionary Celt: The Construction of an Ethnic Preconception », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 11, 1986, p. 71-96, souligne le rôle de Renan et d'Arnold dans la construction d'un discours savant, rapidement popularisé, sur le caractère celtique.

<sup>159</sup> Meek, *The Quest for Celtic Christianity*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 155-156. L'idée remonte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier sous la plume de l'historien Henri Martin: voir Picard, « Saint Colomban et l'Europe barbare », *cit. supra*.

<sup>161</sup> Cyrille Vogel, *Le pécheur et la pénitence au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1969; Rob Meens, *Penance in Medieval Europe, 600-1200*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

par le péché<sup>162</sup>; et l'on embarque alors l'hérésiarque Pélage, dont on fait le chrétien celte par excellence<sup>163</sup>.

Ce dernier exemple montre à quel point l'usage « pratique et politique » des Nords médiévaux est inséparable des discours savants et des productions artistiques. Renan était, rappelons-le, à la pointe de la science en son temps; pourtant son œuvre légitime aujourd'hui des formes d'appropriation du Moyen Âge que la science historique récuse, voire considère comme risibles. Mais la réception du Moyen Âge par les artistes et le grand public n'est pas séparable du discours savant: les études médiévales d'aujourd'hui sont le médiévalisme de demain.

## Conclusion: de l'illusion des catégories

Le passage en revue des appropriations historiques, artistiques ou politiques du Nord a bien montré le caractère insatisfaisant de leur répartition entre les catégories d'usage, de mémoire, ou d'histoire. Par son caractère éminemment politique, l'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle n'émerge pas au seul champ scientifique; et il n'est nul besoin d'insister sur la puissante charge idéologique de plusieurs textes littéraires marqués par la nostalgie du catholicisme médiéval, ou au contraire son rejet, par exemple présent dans les musiques « extrêmes » émergeant au *heavy metal*. Dans ce dernier, la porosité entre expression artistique et revendication politique est frappante. Même au sein de sous-catégories distinguées dans les usages, il y a une réelle proximité, par exemple entre les dimensions spirituelles et politiques de certains néo-paganismes.

Donnons un dernier exemple de ces confusions: la série télévisée *Vikings*, diffusée sur la chaîne History entre 2013 et 2020, fournit l'exemple d'une production culturelle qui procède des trois modalités. L'histoire y est présente puisque, à en croire les bonus des DVD et les interviews du *showrunner* Michael Hirst, elle prétend à une certaine authenticité dans la reconstitution et se réfère à des travaux d'historiens et d'archéologues<sup>164</sup>; il est donc permis de la critiquer sous cet angle et

<sup>162</sup> Meek, *The Quest for Celtic Christianity*, op. cit., p. 106-107.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 96-98.

<sup>164</sup> Voir par ex. les propos rapportés dans « *Vikings: An Interview with the Show's Creator and Writer Michael Hirst* », *History Extra*, 7 juin 2016, <<https://www.historyextra.com/period/viking/vikings-an-interview-with-the-shows-creator-and-writer-michael-hirst/>>. Voir aussi Paul Hardwick et Kate Lister (dir.), *Vikings and*

d'y traquer l'anachronisme. Mais elle procède aussi de la mémoire – au sens où nous entendons ici ce mot – puisqu'elle hérite de représentations culturelles élaborées depuis plusieurs siècles, qui font des vikings des guerriers, aventuriers et navigateurs, qui accordent une place centrale (démessurée?) au fait religieux dans les sociétés médiévales, qui véhiculent la croyance en un Moyen Âge caractérisé par la brutalité des rapports humains : elle en est donc une manifestation qui peut être étudiée comme telle<sup>165</sup>. Elle relève enfin de l'usage puisqu'elle puise à la matière du Nord<sup>166</sup> – en l'occurrence l'histoire de Ragnarr Loðbrók, dont les premières traces remontent au XI<sup>e</sup> siècle mais qui a surtout été racontée dans une saga du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>167</sup> – et à ses déclinaisons modernes afin de rencontrer un public qui, bien souvent, n'est pas tant intéressé par l'histoire des vikings que par la consommation d'images sensationnelles et de récits d'aventure hauts en couleurs, dans la droite ligne des *pulps* américains des décennies centrales du XX<sup>e</sup> siècle ; en d'autres termes, les vikings sont autant le sujet que le prétexte d'un type bien connu de récit d'aventure, celui qui met en scène des héros virils, violents, un peu hors-la-loi et néanmoins sympathiques, et qui pour cette raison même aurait aussi bien pu être situé chez les pirates des Caraïbes ou dans le Far West. Le fait est que ce Nord médiéval, pour des raisons que ce séminaire nous a permis d'explorer, s'est particulièrement bien prêté à ce genre de traitement. S'il est donc une chose que ces trois années nous ont enseignée, c'est que, quel que soit l'intérêt heuristique de la distinction entre histoire, mémoire et usage, elle est bien souvent impossible à tenir : le discours savant est inséparable de la réception artistique et culturelle

---

*the Vikings. Essays on Television's History Channel Series*, Jefferson (NC), McFarland & Co., 2019 : plusieurs contributions sont l'œuvre de médiévistes et reposent sur la comparaison entre le « vrai » Moyen Âge et celui que la série reconstitue. Il en est de même dans Gautier, « Représenter le fait religieux », *op. cit.*

<sup>165</sup> La bibliographie sur cette série est devenue considérable. Outre certains chapitres de Hardwick et Lister (dir.), *Vikings and the Vikings*, *op. cit.*, voir Facchini et Iacono, « "The North is hard and cold" », *op. cit.*

<sup>166</sup> Ce point est particulièrement souligné par Nicolas Meylan, « Vikings, entre histoire et mythe », in Thalia Brero et Sébastien Farré (dir.), *The Historians – Saison 1. Les séries TV décryptées par les historiens*, Genève, Georg, 2017, p. 38-57.

<sup>167</sup> Pour un aperçu des différentes versions médiévales, voir Elizabeth Ashman Rowe, *Vikings in the West: The Legend of Ragnarr Loðbrók and His Sons*, Vienne, Fassbaender, 2012.

au sens large, et les deux sont sans cesse en interaction avec le rapport instrumental au passé.

Est-il possible d'utiliser un autre appareil conceptuel afin de situer les représentations du Nord précitées? On peut bien sûr s'inspirer de la typologie qui distingue nordicité, septentrionalité, boréalisme et nordicisme. Ainsi, la nordicité est un concept élaboré au Québec, dont la meilleure définition a sans doute été donnée par Daniel Chartier, spécialiste d'histoire culturelle et littéraire<sup>168</sup>, développant des idées du linguiste et géographe Louis-Edmond Hamelin<sup>169</sup>. La nordicité selon Hamelin et Chartier renvoie à ce que le premier a appelé «l'état de Nord», un état vécu par les habitants des régions septentrionales, une manière d'être au monde «qui, d'abord, se loge dans l'imaginaire, puis se manifeste, d'une façon expresse ou non, dans les opinions, attitudes et interventions<sup>170</sup>». C'est donc une notion relative, avant tout géographique, qui au-delà de la seule latitude, permet de parler de «degrés de nordicité», de déterminer des espaces plus ou moins marqués par des «conditions de nordicité»; ces conditions ne sont bien sûr pas seulement climatiques mais impliquent aussi des modes de vie, des habitudes, des manières de se déplacer par exemple. Les discours sur le(s) Nord(s) reflètent et construisent en même temps ces «indices de nordicité»: la neige, le froid, etc. Or, force est de reconnaître que nous n'avons que peu utilisé ou repéré ce concept de nordicité dans les textes et les images analysés au cours du séminaire: en dehors des skis que chaussent les Lapons et les Moscovites dans la *Carta marina* d'Olaus Magnus, nous n'avons que peu rencontré le Nord rude et froid et ses conditions de vie. Cette quasi-absence est en elle-même instructive, car elle montre à quel point les régions polaires sont peu présentes dans les Nord(s) médiévaux dont les historiens, les artistes et les usagers se sont emparés. À la différence du Nord barbare et du Nord des villes du Nord, le Nord arctique – troisième Nord identifié au seuil

<sup>168</sup> Voir par ex. Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2008; Id., «Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord?», in Briens (dir.), *Le Boréalisme, op. cit.*, p. 189-200. Après la fin du séminaire, est paru Id., *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2018.

<sup>169</sup> Louis-Edmond Hamelin, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise, 1975.

<sup>170</sup> Louis-Edmond Hamelin, «Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal», *Cahiers de géographie du Québec*, 44, 2000, p. 5-25 (p. 8).



de notre enquête – n’est donc presque jamais regardé comme médiéval, sa valence culturelle étant d’ailleurs assez négative. Rappelons-nous que déjà, les Hyperboréens si vantés par les auteurs grecs vivaient « au-delà du vent du Nord », dans une contrée qui n’était aucunement marquée par les conditions de vie proprement nordiques.

La septentrionalité est une notion plus récente, plus française « de France », et plus strictement culturelle. À l’inverse de la nordicité, elle est construite dans des régions qui ne se disent pas elles-mêmes nordiques ou septentrionales : plutôt que de situer des espaces nordiques les uns par rapport aux autres, la septentrionalité construit ce que l’on pourrait appeler un « Nord à majuscule », culturellement marqué comme tel et différent de ce qui n’est pas le Nord – et qui d’ailleurs ne se définit pas nécessairement comme un Sud (ou un Midi), mais aussi et peut-être d’abord comme un centre du monde. On en trouve les prémices dès l’Antiquité, par exemple chez Hérodote ou Strabon<sup>171</sup>, mais il n’est pleinement activé qu’à l’époque moderne, en particulier sous la plume d’Olaus Magnus<sup>172</sup>. Pierre Bourdieu, qui n’emploie pas le mot, a parlé d’un « effet Montesquieu » : le discours sur le Nord est toujours construit comme un discours sur l’autre<sup>173</sup>. Odile Parsis-Barubé parle à cet égard d’une « invention du Nord », par exemple chez les peintres de l’époque romantique<sup>174</sup>. En d’autres termes, la septentrionalité renvoie à l’ensemble des traits qui amènent un observateur à dire d’un espace que « c’est le Nord », par opposition au Sud. Certains critères sont aisément reconnaissables comme des déclinaisons des « degrés de nordicité » d’Hamelin et Chartier – ainsi l’on passe de la chaleur au froid, du soleil à la pluie – si l’on va vers le Nord(-Ouest) irlandais – ou à la neige – si l’on va vers le Nord(-Est) scandinave. La célèbre scène du film *Bienvenue chez les Ch’tis* (2008) où le personnage principal essuie une averse dès que sa voiture passe le panneau « Nord-Pas-de-Calais » est à cet égard topique. Mais d’autres traits sont purement construits sous forme d’oppositions de mœurs et de caractères (tendu/relâché ;

---

<sup>171</sup> Jacques Boulogne, « Espaces et peuples septentrionaux dans les représentations mythiques des Grecs de l’Antiquité », in Parsis-Barubé (dir.), *L’invention du Nord*, op. cit., p. 277-291.

<sup>172</sup> Fabrizio-Costa, « “Olaus in vinea” », op. cit.

<sup>173</sup> Bourdieu, « Le Nord et le Midi », op. cit.

<sup>174</sup> Odile Parsis-Barubé, « Conclusions : invention du Nord, invention d’un Nord ou invention de Nord(s) ? », in Ead. (dir.), *L’invention du Nord*, op. cit., p. 673-683.

courage/mollesse; brutalité/raffinement; barbarie/civilisation) qui peuvent ou non être considérés comme des effets du climat et qui n'ont guère à voir avec l'adaptation des humains aux espaces qu'ils occupent. Ces signes de septentrionalité fonctionnant par couples opposés ont donc pour objectif de « se dire » en « disant le Nord », de fournir des critères d'identification et de distinction, et nous les avons rencontrés à de nombreuses reprises dans notre examen des appropriations culturelles du Nord: ainsi dans les travaux d'Augustin Thierry, dans le roman de Georges Rodenbach, dans la poésie d'Auden et de Heaney, ou dans certains paganismes modernes.

À ces deux termes s'est ajouté, au moment même où nous explorions ces questions, un troisième dont nous n'avions pas anticipé la fortune: celui de boréalisme. Cette notion alors émergente – elle semble être apparue en 2010 dans la thèse de Kari Aga Myklebost<sup>175</sup> – et qui n'a pas été employée pendant les trois années du séminaire, rejoint en partie celle de septentrionalité sans la recouvrir exactement. Se référant de manière explicite aux travaux d'Edward Saïd sur l'orientalisme<sup>176</sup>, le boréalisme renvoie à l'ensemble des discours stéréotypés sur le Nord, tels qu'ils ressortent de productions savantes ou culturelles élaborées plus au sud: « le boréalisme désigne le Nord comme espace discursif, produit par et pour le Sud<sup>177</sup> ». Mais comme le remarque avec justesse Sylvain Briens, le Nord européen fait partie de l'Europe et, même s'il se situe à l'une de ses extrémités, il n'est pas nécessairement perçu comme un autre absolu. Surtout, il est important de noter que ce discours, bien qu'élaboré dans le Sud, a souvent été assumé par les hommes du Nord eux-mêmes et est donc devenu un discours endogène, revendiqué parfois avec fierté<sup>178</sup>. Même s'il est souvent fondé sur les oppositions qui définissent également la septentrionalité, le discours boréaliste n'est donc pas nécessairement cohérent: tantôt valorisant, tantôt péjoratif, il

<sup>175</sup> Kari Aga Myklebost, *Borealisme og kulturnasjonalisme. Bilder av nord i norsk og russisk folkeminnegransking 1830-1920*, thèse inédite, Norges arktiske universitet, 2010.

<sup>176</sup> Edward W. Saïd, *Orientalism*, New York, Pantheon, 1978; trad. fr. *L'Orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005.

<sup>177</sup> Sylvain Briens, « Boréalisme. Le Nord comme espace discursif », in Id. (dir.), *Le Boréalisme*, op. cit., p. 179-188 (p. 180).

<sup>178</sup> Voir l'usage qu'en fait Pierre-Brice Stahl, « Médiévalisme boréal et séries télévisées », *Médiévales*, 78, 2020, p. 57-67, dans son étude des séries télévisées scandinaves portant sur l'époque viking.

est constitué d'une collection de clichés dont l'origine et les avatars ont été, sans que nous ayons jamais utilisé le terme, l'un de nos principaux objets d'étude. Ce boréalisme traverse évidemment les productions culturelles et nourrit les usages les plus immédiats des figures du Nord : on le retrouve dans les fictions les moins documentées et les plus stéréotypées, dans des musiques comme le *heavy metal*, les jeux vidéo, les jeux de rôle ou la publicité, mais aussi dans les *topoi* qui nourrissent le fantasme du christianisme celtique.

Cette dernière manière de voir ne doit toutefois pas être confondue avec le nordicisme, terme sous lequel on rangera toutes les doctrines politiques qui exaltent le Nord européen, voire hyperboréen, comme source de toute civilisation et de toute grandeur. Si certaines versions du nordicisme, évoquées plus haut, sont progressistes et démocrates et voient dans le Nord un « berceau de la liberté politique », la majorité d'entre elles sont en prise avec les extrêmes droites : il en est ainsi du suprématisme blanc, de la « Nouvelle Droite », de l'idéologie *völkisch* et des courants qui se réclament du national-socialisme, dont nous avons pointé les manifestations dans notre exposé.

Ces quatre mots, sans être synonymes, sont étroitement liés<sup>179</sup>. Là encore, il y a porosité entre les champs d'analyse : un même trait peut dès lors relever de l'un ou de l'autre. Pour ne prendre qu'un seul exemple, les fourrures tous poils dehors dont – au mépris de ce que l'on sait des véritables usages médiévaux<sup>180</sup> – on affuble les guerriers vikings au cinéma et à la télévision, nous parlent du froid qui règne en Scandinavie et auquel les populations ont su s'adapter (nordicité) ; elles fournissent un critère d'identification des *Northmen* qui sert à les distinguer des autres (septentrionalité) ; elles relèvent d'un discours stéréotypé sur la virilité et l'animalité des vikings dont on peut retracer la généalogie (boréalisme) ; si bien que la fourrure et les cornes de bison finissent par devenir le costume du militant wotaniste et néo-nazi Jake Angeli, dit

---

<sup>179</sup> En voici par ex. deux, mis en relation dans le titre d'un ouvrage collectif récent : Alessandra Ballotti, Claire McKeown et Frédérique Toudoire-Surlapierre (dir.), *De la Nordicité au boréalisme*, Reims, Éditions et Presses universitaires de Reims, 2020.

<sup>180</sup> Robert Delort, *Le commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Âge (vers 1300-vers 1450)*, Rome, École française de Rome, 1978, p. 459-464 : la fourrure était « presque toujours employée poil en dedans », seules les plus précieuses étant parfois portées « poil au dehors ».

QShaman, une des figures emblématiques de l'assaut sur le Capitole par des groupes suprématistes blancs le 6 janvier 2021 (nordicisme).

## En guise d'envoi: le bon Nord est médiéval

L'évocation des usages politiques parfois radicaux du Nord pose une ultime question: quel est, finalement, le « Nord idéal »? A partir de quel degré le Nord perd-il de son attrait ou de ses vertus, et devient-il un Nord outrancier, dangereux, sulfureux?

Les voyageurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle qui arrivaient dans un Nord, quel qu'il soit, croyaient faire un voyage dans le temps, ils avaient l'impression de revenir vers des Moyen Âge divers qui semblaient d'autant plus reculés qu'ils avançaient vers le septentrion: flamand et bourguignon pour les visiteurs des Flandres; antérieur à la Réforme et à l'industrialisation dans l'Écosse de Walter Scott à la saveur médiévale; gothique et viking pour les visiteurs de la Scandinavie et surtout de l'Islande où, à l'instar d'un Xavier Marmier (1808-1892), le touriste contemporain veut encore aujourd'hui croire à une plongée dans le temps des sagas<sup>181</sup>.

La série *Game of Thrones*, diffusée sur la chaîne HBO entre 2011 et 2019, nous servira d'envoi. En effet, sa géographie de *fantasy* se conforme remarquablement à ce « voyage régressif » que représente la plongée dans le Nord<sup>182</sup>. Un voyage sud-nord dans le continent de Westeros revient en effet à un voyage dans le temps, et l'esthétique de la série – bâtiments, armes, vêtements – ne s'y trompe pas. La principauté de Dorne, à l'extrême sud du continent, est un univers ottoman, typique du discours orientaliste du XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle. La région de la capitale, King's

<sup>181</sup> Sur Marmier et ses *Lettres sur l'Islande* publiées en 1837, voir Marie Mossé, « La littérature en partage: regards croisés de voyageurs sur les bibliothèques islandaises du XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 177, 2017, p. 75-84. Voir aussi Karen Olsund, « "Le Nord commence en soi": le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », in Hanna Steinunn Thorleifsdóttir et Émion (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire*, op. cit., p. 35-49.

<sup>182</sup> Là encore, la bibliographie est devenue, en seulement quelques années, pléthorique. On citera seulement deux ouvrages universitaires, l'un traduit, l'autre écrit directement en français, qui visent à décrypter le médiévalisme de la série: Carolyn Larrington, *Winter is coming: les racines médiévales de « Game of Thrones »* [2016], trad. fr., Paris, Passés composés, 2019; Florian Besson et Justine Breton, *Une histoire de feu et de sang: le Moyen Âge de « Game of Thrones »*, Paris, Presses universitaires de France, 2020.

Landing (en français Port-Réal), est le cœur d'intrigues qui imitent celles du monde aristocratique et urbain de la fin du Moyen Âge, au temps de la guerre des Deux Roses. Le « Nord » et sa capitale Winterfell, au nom révélateur, abritent une population rude et une aristocratie solide et brave qui suggèrent la vassalité et la première féodalité, entre x<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècle. Si l'on continue vers le Nord, au-delà du Mur qui évoque Rome et le Mur d'Hadrien, on arrive chez les Wildlings (les Sauvageons en traduction), des barbares de l'Antiquité et du très haut Moyen Âge pour qui la vie est faite de brutalité autant que de loyauté. Enfin, le grand Nord arctique est le monde des monstres et des mystères, celui d'un médiévalisme entièrement tourné vers l'imaginaire – rejoignant ainsi un Orient tout aussi fantastique et menaçant qui caractérise le continent voisin d'Essos. Bien évidemment, ce voyage dans le temps est aussi un voyage climatique vers le froid et l'hiver ; et puisque « l'hiver vient », c'est le Nord qui descend vers le Sud, le passé qui gagne sur le présent. Du chronotope qui triomphera dépendra l'avenir du continent tout entier. On voit d'ailleurs à qui va la préférence de l'auteur et des scénaristes : au centre du dispositif, seul le Nord de Winterfell, celui du Moyen Âge « central<sup>183</sup> », est pleinement positif, investi de « bonnes » valeurs ; toutes les autres régions sont en revanche disqualifiées – plus au sud par leur corruption, au-delà du Mur par leur barbarie et les conditions climatiques extrêmes.

Ce Nord-là est donc un entre-deux plus qu'un absolu. De même, les Nordes médiévaux dont se sont saisis les romanciers, les politiciens, les *nation-builders* ou les développeurs de jeux ne sont presque jamais une *ultima Thulé* glaciale et préhistorique : c'est un Nord qui rassemble sur lui le maximum de vertus, précisément parce qu'il n'est pas extrême, parce qu'au-delà se trouve un « Nord plus au nord que le Nord » qui, tout autant que le Sud, peut servir de repoussoir. Déjà dans l'œuvre d'Olaus Magnus, les Sames représentaient les vrais barbares, païens et magiciens, face à qui le « bon Nord » était défini. En cela aussi, le Nord est bien un « moyen » âge, et son ambivalence est éclairée.

---

<sup>183</sup> Rappelons ici qu'en anglais, la période que nous appelons « Moyen Âge central » (entre l'an mille et la fin du xiii<sup>e</sup> siècle) est appelé *high Middle Ages* : c'est, pour les anglophones, le Moyen Âge « le plus haut », son apogée, le Moyen Âge par excellence. Ce faux ami fait régulièrement l'objet de traductions erronées, jusque dans la littérature scientifique.